



*Le Chemin  
de  
Puy-en-Velay*

*Claude Bernier*

*À Felice,*

*une jeune handicapée espagnole,*

*mon phare,*

*ma lumière...*

## **Avant-propos**

Enseignant retraité, Claude Bernier a enseigné au Québec durant 35 ans, d'abord le grec et le latin, puis le français.

À 19 ans, il a subi un grave accident qui devait le clouer sur un fauteuil roulant pour le reste de sa vie. Après de multiples efforts, il a réappris à marcher et depuis, a parcouru plus de 12 000 kilomètres sur les Chemins de Compostelle, empruntant chaque fois un chemin différent. Et il n'a pas encore l'intention de s'arrêter de marcher.

Membre fondateur de l'association québécoise des pèlerins et amis du Chemin de Saint-Jacques, il occupe le poste d'animateur de la région Mauricie/Centre-du-Québec depuis 2003.

Au début de sa retraite, il a écrit un roman pour ses élèves, *Un Matin d'avril*, publié chez Arion. Par la suite, trois de ses récits furent publiés chez Arion: *Mes 2 000 kilomètres sur les sentiers de Saint-Jacques de Compostelle*, *Le Chemin Mozarabe* et *le Chemin Romieu*. Puis, après la fermeture de la maison d'édition Arion, il a écrit neuf autres récits de ses chemins qui n'ont pas été publiés.

## Introduction

Est-il encore possible de parler du Chemin de Saint-Jacques de Compostelle sans plagier les livres écrits sur le sujet? Aimery Picaud, dès le XII<sup>e</sup> siècle, rédige le premier *Guide du pèlerin*. Puis, en 1489, deux bourgeois flamands, Jean Tournai et son ami Guillaume, partis du nord de la Belgique, décrivent dans une langue truculente leurs multiples mésaventures survenues tout au long du parcours. Des décennies plus tard, l'Italien Laffi, de même que l'Irlandais Walter Starkie, chantent, chacun à sa façon, les beautés et les grandeurs de ce Chemin déjà célèbre à travers toute l'Europe. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, un intérêt nouveau pour les Chemins de Saint-Jacques donne un second souffle aux recherches historiques et archéologiques qui aboutissent à de nombreuses publications. Tous ces textes savants m'invitent à me taire et une seule phrase habite mon esprit : « Je suis né trop tard dans un monde trop vieux... », comme le disait si bien au XVII<sup>e</sup> siècle, La Bruyère, en guise d'introduction à son livre *Les Caractères*. Le geste le plus logique serait de fermer mon ordinateur et de me répéter : « Tout a été dit. »

Pourtant, des membres de ma famille, des amis de longue date, et même des gens rencontrés par hasard, à qui je parle du Chemin, ne cessent de m'interroger sur les différents moments de mon voyage. Je perçois, à travers leur insistance, le désir d'en connaître davantage au sujet de mes aventures sur ces sentiers remplis d'histoire. C'est donc à eux que je confie ce récit; aussi à ceux qui désirent tenter l'expérience, mais hésitent encore; je le confie également à ceux dont la santé est incertaine, qui ont toujours rêvé de marcher sur les traces de milliers de pèlerins avant eux, mais ne le peuvent plus maintenant. À chacune de ces personnes, je veux raconter mes journées en toute humilité et simplicité comme si elles déambulaient à mes côtés.

C'est finalement à toi, lecteur anonyme, mon frère, ma sœur, pèlerin éventuel du Chemin de Saint Jacques de Compostelle, que s'adresse mon propos. Puisse ce périple te donner le goût de prendre le bâton, le sac et de partir sur les traces de milliers d'autres qui t'ont précédé.

## Le Chemin

Le Chemin de Saint Jacques de Compostelle trouve son origine dans la découverte du tombeau de l'un des douze apôtres, Jacques le Majeur, celui-là même qui a évangélisé l'Espagne après la mort de Jésus. Après des siècles d'oubli, l'ermite Pelayo découvre son tombeau en l'an 813. Dès lors, l'Église d'Espagne invite ses fidèles à se rendre auprès de celui qu'elle considère comme son fondateur. Mais le chemin est plein d'embûches. Les Maures, des arabes de la Mauritanie, venus du nord de l'Afrique et nouvellement convertis à l'Islam, ont envahi l'Espagne au début du VIII<sup>e</sup> siècle et occupent encore la majeure partie de la péninsule ibérique. Il faut donc assurer la sécurité sur la route, ce qui veut dire : bâtir des forteresses et renforcer les frontières pour se protéger des Infidèles. Aux chevaliers français qui rêvent d'actions héroïques pour épater leur dame, le Pape et les évêques de la région demandent de venir prêter main-forte aux soldats espagnols pour chasser les Maures de l'Espagne. Commence alors la *Reconquista*, c'est-à-dire la reconquête du territoire espagnol par les catholiques.

Au X<sup>e</sup> siècle, le Chemin, déjà populaire en Espagne, se prolonge jusqu'à Puy-en-Velay, en France, quand en l'an 951, l'évêque du lieu, Mgr Godescalc, quitte sa ville avec une troupe de ses fidèles et se rend jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle. Le Chemin de Santiago, appelé dorénavant *le Chemin traditionnel*, connaît ses premières balises en France, tandis que du côté espagnol, il portera le nom de ceux qui l'ont rendu célèbre, *El Camino francés*. Les sentiers vont se creuser, d'année en année, par le passage de milliers de pèlerins. Les modifications apportées au cours des âges viennent de la construction de nouvelles routes, du développement de certaines villes, ou encore de la transformation géologique du terrain. Mais dans son ensemble, le Chemin conserve le tracé que lui ont donné les premiers pèlerins.

Au fil des ans, le Chemin s'enrichit d'églises, de monastères, de refuges et même de forteresses pour assurer la protection des fidèles qui se rendent au tombeau de saint Jacques. La ville de Santiago, en Galice, n'existait pas à l'époque de l'ermite Pelayo; elle est née et s'est développée, grâce à la venue d'un grand nombre de pèlerins qui remplissent ses murs chaque année.

Au Moyen Âge, trois grands centres de pèlerinages s'offrent aux catholiques romains: Jérusalem, Rome et Santiago de Compostela. Ce mot accolé à Santiago vient de l'expression espagnole *Campo de estellas*, le champ des étoiles.

Jérusalem, le lieu saint par excellence, est l'endroit privilégié vers lequel convergent les fidèles de toute la chrétienté. Malgré le fait que les armées romaines ont chassé les Juifs de Palestine plusieurs années après la mort de Jésus, ce pays où le Christ a vécu continue d'être un attrait irrésistible pour les

chrétiens. Les grandes croisades organisées par le Pape et les rois catholiques témoignent suffisamment de cet intérêt.

Rome aussi attire les catholiques. Le Saint-Siège est considéré par bon nombre de fidèles comme le centre du monde. L'image de l'ancien Empire romain n'est pas encore loin dans l'imaginaire des gens du Moyen Âge. D'ailleurs, à cette époque, le Pape est souvent appelé à jouer le rôle d'arbitre dans les conflits qui opposent les rois des différents pays catholiques, ce qui rehausse son prestige.

Santiago de Compostela, pour sa part, apparaît comme la ville au bout du monde. Les cartes géographiques de l'époque, encore imprécises, et souvent déformées, présentent la Galice, cette province de l'Espagne, et le Finistère, la pointe rocheuse qui s'avance dans l'océan Atlantique, comme la partie la plus à l'ouest du monde connu. Selon les croyances de l'époque, un gouffre immense entoure l'assiette terrestre et des monstres marins aux formes les plus horribles vivent à la périphérie de la mer. Personne n'ose s'aventurer plus avant sur ces océans mystérieux, de peur de tomber dans le Néant, le Grand Vide.

À la fin du Moyen Âge, de multiples chemins s'orientent vers Santiago. Cependant, quatre grandes voies canalisent en quelque sorte la majorité des pèlerins qui se dirigent vers la Galice.

La *via Turonensis* rassemble à Paris les jacquets, les pèlerins de Saint-Jacques, venus du nord et du nord-est. Le *grand chemin de Saint-Jacques* gagne, par Orléans et Chartres, le célèbre sanctuaire de Saint-Martin de Tours, ce qui lui vaut le nom de *via Turonensis*. Après le Poitou et le Saintonge, les pèlerins passent par Bordeaux, Blaye et Belin avant la traversée des landes et les hauteurs du col de Cize et de Roncevaux.

La *via Limovicensis*, quant à elle, regroupe dans la ville de Vézelay les jacquets qui viennent de Belgique, de Lorraine ou de Champagne. Cette voie entre alors dans le Limousin, dont elle porte le nom, pour atteindre Périgueux. Une fois franchies la Dordogne et la Garonne, ce chemin rejoint la première voie pour la traversée des landes.

Mgr Godescalc, évêque du Puy-en-Velay et premier pèlerin non espagnol à se rendre à Santiago, trace la *via Podiensis*, le chemin le plus célèbre et le plus connu en raison du grand nombre d'églises, de sanctuaires et de monastères qui jalonnent son parcours. Il franchit les monts d'Aubrac pour atteindre Conques et la vallée du Lot, parcourt le Quercy, Moissac, puis la Gascogne et rejoint les deux autres voies au carrefour de Gibraltar, au pays basque. Aujourd'hui, le chemin de Puy-en-Velay se confond avec le GR 65, un sentier des grandes randonnées pédestres de France. Aussi est-il balisé du début à la fin, et l'on y retrouve de nombreux gîtes qui peuvent abriter les marcheurs ou les pèlerins qui s'y aventurent.

Enfin, la *via Tolosana* ou *via Arletanensis* accueille dans la ville d'Arles les pèlerins qui viennent d'Italie, des Alpilles et de Provence. Elle sert également, en sens inverse, aux *romieux* venus d'Espagne ou de France, qui se rendent à Rome en empruntant, du côté italien, la *via Francigena*. Riche en histoire et unie par une même langue, celle des troubadours, cette région de France voit s'épanouir l'une des plus brillantes civilisations du Moyen Âge, comme en témoignent, à côté des vestiges de l'antiquité romaine, cités, monastères et églises romanes qui jalonnent le tracé de cette voie du sud, ainsi que les châteaux et les fiefs témoins de la tragédie cathare.

# Mon chemin

## Un début incertain

En cet après-midi du 15 août 2001, un va-et-vient incessant anime l'aéroport de Dorval. De nombreux voyageurs circulent dans tous les sens, laissant peu de places disponibles pour partager paisiblement nos derniers moments. Micheline, mon épouse, est venue seule pour m'accompagner jusqu'à mon départ. Depuis quelques jours, je la sens inquiète, nerveuse et souvent préoccupée. Mon départ va créer un vide, difficile à combler. Cette absence deviendra notre plus longue séparation, après trente ans de mariage.

Pendant que nous sirotions une boisson gazeuse, Lise et Adrienne, mes futures compagnes de voyage, arrivent. Lors de la bénédiction des pèlerins, le 7 avril dernier, à Cap-de-la-Madeleine, nous avons convenu de faire le trajet ensemble entre Dorval et Puy-en-Velay. Les salutations entamées, Adrienne m'apprend qu'elle ne sera pas du voyage, que des raisons de santé l'obligent à rester au pays. Je pars donc seul avec Lise.

Vêtu de mon accoutrement de pèlerin, chaussé de mes grosses bottes de marche qui n'ont pas trouvé place dans mon sac à dos, ma ceinture garnie de deux gourdes de 350 ml à mes côtés, je me sens un peu anachronique dans cet environnement coloré que constitue la faune d'un aéroport. L'avion n'est pas le véhicule de transport le mieux adapté pour un pèlerin, cependant, je dois trouver le moyen de faire suivre toutes les pièces de mon équipement.

L'heure du départ approche. Nous nous avançons vers la barrière, tandis qu'une phrase assassine trotte dans mon esprit, une phrase que les pèlerins d'autrefois répétaient au moment de quitter leur village. Cette phrase, je n'ose pas la prononcer à haute voix devant Micheline dont les émotions circulent visiblement à fleur de peau :

(Je reviendrai, si Dieu le veut).

Dernières accolades, dernières embrassades, je franchis les barrières en essuyant les larmes qui glissent sur mes joues.

L'avion s'apprête à décoller. En cette fin d'après-midi, le soleil encore haut inonde de ses chauds rayons les pistes de l'aéroport. Aucune panique dans l'appareil. Chacun fait soigneusement son nid, plus ou moins attentif aux bruits des moteurs qui ronronnent dans l'attente. Appuyé contre le hublot, je regarde les avions qui arrivent et repartent avec la souplesse de grands oiseaux.

L'idée de faire le Chemin de Saint Jacques de Compostelle sommeillait dans mon esprit depuis mon adolescence. Durant mes études classiques, et plus particulièrement en parcourant l'histoire du Moyen Âge, j'avais appris l'existence

de ce chemin. En 1986, dans les sentiers de montagnes de la région de Grenoble, ce désir avait refait surface. Je rêvais de partir pour un long périple avec bottines de marche, bâton et sac à dos. Il a suffi d'une seule conférence sur le sujet à l'Université du Québec à Trois-Rivières pour tout déclencher.

Ce chemin existait bel et bien. Quelques livres récents en expliquaient l'histoire et fournissaient de précieux renseignements pour la préparation de la randonnée. Durant une année entière, je préparai mon voyage par un entraînement quotidien et la lecture de tout ce qui concernait Compostelle. Des rencontres avec d'anciens pèlerins et des conférences données aux membres de l'association des Amis de Saint Jacques de Compostelle m'avaient permis de parfaire mes connaissances. Le 7 avril 2001, quand les pèlerins qui se proposaient de partir au cours de l'année se sont réunis au sanctuaire de Notre-Dame du Cap pour la bénédiction, je me sentais déjà prêt.

Mais dans les semaines qui ont précédé mon départ, ma détermination du début semblait se corroder. Le désir de faire le chemin s'amenuisait. Dans mon imagination, je me voyais suspendu au-dessus d'une masse nébuleuse en perpétuel déplacement, j'allais plonger dans un trou béant. Malgré mes lectures, je ne réussissais pas à me représenter le chemin. J'avais vu tant de photos, de diapositives sur les églises, les monuments historiques, les monastères..., mais le chemin, c'était le vide absolu. Cette longue aventure, en solitaire, sur les sentiers de France et d'Espagne, me semblait périlleuse.

Mais j'en avais tellement parlé à mes amis, à ma famille. J'étais victime de mon enthousiasme un peu naïf. Reculer m'était devenu impossible.

Soudain, j'entends le bruit des moteurs qui s'amplifie. L'avion commence à bouger. C'est le grand départ. Pendant que l'oiseau de métal roule sur la piste, je sens revenir la joie de partir. Puis, ses bras majestueux m'aspirent vers le haut. Mon chemin commence déjà. Les rues de Montréal disparaissent lentement en dessous de nous. Seuls quelques nuages tachent ici et là un ciel bleu tout à fait radieux. Ma montre indique 18 h 30. Micheline a sûrement déjà quitté l'aéroport. L'homme à côté de moi fait semblant de dormir. Je me cale au fond de mon siège, sans aucune envie de lire, simplement rêver au Chemin qui s'en vient...

Un petit voyage des plus calmes. Au moment où nous arrivons au-dessus du sol français, une épaisse couche de nuages recouvre le nord de la France. Il pleut à Paris, nous annonce-t-on au micro. L'avion amorce d'abord la descente en douceur, puis traverse une épaisse couche d'ouate avant de toucher la piste. Il est 9 h 20 quand les moteurs s'arrêtent, me laissant plus d'une heure avant de reprendre l'autre avion d'Air France qui me conduira à l'aéroport Saint-Exupéry de Lyon. À la sortie, je retrouve Lise et nous nous mettons ensemble à la recherche de notre nouveau point de départ.

Les employés de l'aéroport se chargent de faire le transfert de nos bagages de l'avion à un autre. Vers 11 h, nous prenons place dans un avion plus petit qui s'envolera vers Lyon. Durant notre attente, la pluie a cessé et les nuages laissent filtrer quelques timides rayons de soleil. Nous arrivons à Lyon à 12 h 10, manquant par dix minutes à peine la navette qui devait nous conduire à Saint-Étienne. Nous achetons nos billets et nous profitons de ce répit pour prendre une bouchée, revoir notre trajet et échanger des informations. À 14 h 30, nous montons dans une navette (minibus) pour Saint-Étienne. À notre arrivée à la gare ferroviaire, lors de l'achat de nos billets, la proposée nous avertit de ne pas nous éloigner, car le train entre en gare. Ce branlant *tuf-tuf* de campagne, constitué de deux wagons seulement, nous offre une petite ballade fort agréable le long d'une rivière à travers villages et tunnels. Notre entrée dans le Massif Central.

À l'approche de la ville, je reconnais, sur les collines, la cathédrale Notre-Dame du Puy, la statue Notre-Dame de France et la chapelle Saint-Michel d'Aiguilhe. Aucun doute possible, nous arrivons à Puy-en-Velay. À la descente du train, j'ajuste mon sac, vérifie mes bottes, serre mon bâton de marche dans ma main droite et enfonce solidement mon chapeau sur ma tête, car un vent chaud monte du sud. Dorénavant, je serai un pèlerin, et cela, pour plusieurs kilomètres.

Avec Lise à mes côtés, je me dirige vers la cathédrale, le point de départ de notre pèlerinage. J'avais toujours rêvé de découvrir à pied un coin du pays de mes ancêtres. Ce pèlerinage m'en offre enfin l'occasion. Toutes mes lectures sur la France et l'Espagne, surtout celles faites au cours des derniers mois, vont sans contredit me servir de guide pour le long périple.

Les habitants de Puy-en-Velay sont des *Podots*, parce que leur ville s'appelait en latin *podium*, mot associé à des pitons volcaniques que l'on peut encore apercevoir en s'approchant de la ville. Velay vient du nom de la tribu celte qui habitait la région, les Vellaves. Peu avant notre ère, les Romains s'installèrent sur le podium et y construisirent une forteresse juste au pied d'un piton étroit, le rocher Corneille. En 1860, l'armée française y fit ériger une statue de Notre-Dame de France avec la fonte de 213 canons de fer, pris à la Bataille de Sébastopol. Sur l'autre piton de 80 mètres de hauteur, l'évêque Godescalc, au X<sup>e</sup> siècle, avait entrepris la construction de la chapelle Saint-Michel d'Aiguilhe. Puis, au siècle suivant, les habitants de la ville commencèrent à ériger leur cathédrale sur les ruines de l'ancienne forteresse romaine. Au fil des ans, à l'édifice principal, déjà imposant, vinrent s'ajouter un évêché, un grand séminaire, un couvent de religieuses et l'église gothique de Saint-Laurent, adjacente au monastère des Dominicains. Aujourd'hui encore, ces édifices étroitement reliés forment un ensemble qui domine la ville.

Arrivés aux pieds de l'escalier qui conduit à la cathédrale, Lise me fait remarquer que c'est ici même que commence le Chemin. Nous gravissons lentement les

138 marches qui nous mènent au portique de la cathédrale. Devant des portes verrouillées, nous faisons la connaissance de marcheurs avec sac à dos qui nous invitent à les suivre jusqu'à l'entrée du grand séminaire où ils ont réservé une chambre. L'homme qui les accueille accepte aussi de nous héberger dans le même établissement : notre premier gîte en terre française.

Comme il est déjà 18 h, Lise et moi décidons de faire un brin de toilette et de partir à la recherche d'un restaurant, car le grand séminaire n'offre le repas qu'à ceux qui l'ont réservé longtemps à l'avance. En me dirigeant vers la douche, je croise Alexa, une jeune Française des Ardennes, les cheveux encore tout humides, son linge de corps entre les mains. Dans ce couloir très sombre qui a vu défiler tant de moines les yeux baissés, la jeune fille me fait un long récit de son projet : elle part vers *Santiago* avec sa sœur pour réfléchir sur son avenir. À vingt ans, elle cherche un sens à donner à sa vie. La solitude du Chemin pourra l'éclairer; du moins, elle l'espère. Ce couloir trop sombre ne me permet pas d'admirer toute la beauté de cette jeune demoiselle, mais son projet, si bien énoncé, fait montre d'une belle maturité.

Dès 19 h 30, nous parvenons à un restaurant, en bas de la colline. La patronne, devinant que nous sommes des pèlerins, accepte de nous apporter le menu, malgré l'heure hâtive. Au cours du repas, Lise m'explique qu'elle veut passer une journée à Puy-en-Velay, prendre le temps de se reposer et visiter la ville avant de partir sur les sentiers. En cette soirée du 16 août, je mets du temps à trouver le sommeil. La fatigue du voyage sans doute, mais aussi tant de questions qui restent sans réponse. Pourtant, par ma fenêtre ouverte, me parviennent de très douces mélodies susceptibles de m'emporter dans les limbes de la nuit : les voix quasi célestes des moniales qui chantent les vêpres.

Je me lève tôt le vendredi matin. Pas question de manquer la messe à la cathédrale et la bénédiction des pèlerins. Un brouillard épais couvre la ville. Les quelques pas qui séparent le grand séminaire de la cathédrale réussissent à peine à me réveiller complètement. Une brume opaque m'enveloppe d'une douceur toute religieuse. Dans l'enceinte sacrée, une quarantaine de pèlerins ont déjà pris place, suivis de quelques fidèles qui, chaque matin, répètent ces gestes familiers. Deux religieuses africaines vêtues d'une longue robe bleue s'affairent autour de l'autel et assistent l'évêque du lieu. Malgré la somptuosité de l'édifice, la cérémonie se déroule dans la plus grande simplicité. À l'homélie, le représentant de l'Église, après un bref rappel de la valeur historique et religieuse du Chemin, nous invite tout simplement à bien profiter de cette occasion pour réfléchir, prier et nous ouvrir aux autres. Le Chemin, dit-il, favorise avant toute chose une descente en soi, une quête de l'essentiel. Le message du prêtre se veut très large, très ouvert, le chemin accueillant des marcheurs de toutes les croyances.

Durant les quelques instants laissés vacants entre la messe et la bénédiction des pèlerins, qui va suivre, je prête l'oreille aux propos de mon voisin. Ce dernier me raconte qu'il a parcouru le chemin, deux ans auparavant, mais à maintes reprises, il a fait transporter son sac, pris des raccourcis et monté dans les bus. Bref, il avoue avoir triché. Depuis ce jour, il ne cesse de le regretter. Aujourd'hui, il part avec la ferme intention de franchir la distance de la façon la plus dure et la plus pure qui soit. Je n'ai jamais revu cet homme, mais son message s'est gravé profondément dans ma mémoire.

Après le petit déjeuner, je fais quelques appels téléphoniques pour me trouver un toit pour la prochaine nuit. Rien. Complet partout. Je confie mon problème à celui qui m'a accueilli hier, à la porte du grand séminaire. Dans un geste courtois, il me glisse un numéro de téléphone d'une maison de ferme à l'entrée de Montbonnet. Quelle chance! Il reste une place. Pour ma première journée de marche, un lit à la campagne m'attend à une quinzaine de kilomètres seulement.

À la sortie du grand séminaire, je ne sais quel désir bizarre m'a envahi : je décide de commencer mon pèlerinage en me rendant aux pieds de la statue de Notre-Dame de France. C'était un peu comme monter sur le mont Saint-Michel à Arthabaska avant de prendre une marche santé. Malgré la mauvaise température, Lise accepte de m'accompagner. Le brouillard perd un peu de son opacité du matin et une pluie légère, mais continue lave les marches et les pierres de ce sentier en pente abrupte. Ni la hauteur des lieux ni la difficulté de l'ascension ne peuvent me retenir, la statue de la Vierge, sur le mont Corneille, m'attire comme un aimant. Une visite plutôt brève! Avec les nuages bas, la pluie et le brouillard, je me rends compte que le paysage perd tout intérêt, c'est pourquoi la contemplation de la ville prend fin rapidement. Inutile de m'attarder. Le regard ne pénètre pas au-delà d'un kilomètre. Au pied de la Vierge, je décide de quitter Lise pour entreprendre mon chemin. Nous nous donnons l'accolade et nous nous souhaitons mutuellement bonne chance, au cas où il ne serait plus possible de nous revoir.

Je descends la centaine de marches qui conduisent au sommet du rocher, puis, les 138 marches devant le portique de la cathédrale et, pendant que je cherche la rue Saint-Jacques sur la place du Plot, une vieille femme toute courbée s'approche de moi, hésitante, met sa main tremblante sur mon bras :

« Mon cher monsieur, si vous allez à Santiago, profitez-en bien. Ce sont des jours bénis. J'y suis allée quand j'étais jeune, ce fut le plus beau voyage de ma vie ».

Sur le coup de la surprise, je crois rêver. Qui est cette dame? Un ange envoyé du ciel? Je fais deux pas en arrière. Je ne vois pas les ailes. Je remercie la femme et lui promets de tenir compte de son conseil et de prier pour elle à *Santiago*. Je lui donne une petite bise et nous nous quittons avec le sourire.

Porté par ces paroles qui me réchauffent le cœur, je m'engage résolument sur la rue Saint-Jacques. La montée pour sortir de la ville exige un effort constant. Je peux alors ouvrir mon manteau, la pluie s'est complètement arrêtée. Au sommet de la colline, je me retrouve devant un sentier de petites roches ocre, alors que mon livre-guide indique plutôt : un beau sentier blanc. Heureusement, un marcheur arrive derrière moi et montre le sentier devant moi. Nous continuons donc tous les deux sur ce chemin où, à certains endroits, sous le gravier nouvellement posé, il est possible d'apercevoir quelques pierres blanches.

François, un directeur d'une petite maison de publicité à Paris, m'initie alors à la lecture des balises, ces petites marques qui me guideront sur tout le chemin français. Il faut parfois un œil de faucon pour percevoir du plus loin possible les deux traits, un blanc et un rouge, les balises qui identifient le sentier. Le poteau d'un panneau routier, une pierre en bordure du chemin et les troncs d'arbres qui jalonnent la route, tout peut servir de support à ces balises. Souvent, celles-ci n'ont pas été repeintes depuis plusieurs années. Certaines pierres ont été déplacées lors de travaux routiers et l'écorce des pauvres arbres, comme celle des humains, a subi les affres du temps, leurs rides rendant la lisibilité presque nulle.

Reconnaître les balises s'avéra une tâche difficile, surtout pour un lunatique comme moi qui se laisse trop facilement emporter par sa rêverie. La quinzaine de kilomètres qui séparent Puy-en-Velay de Montbonnet s'étire sur un magnifique plateau de verdure. Pour une première journée de marche, cette promenade sur de beaux sentiers de campagne à travers champs me plaît au plus haut point. Seule la traversée du petit village Saint-Christophe-sur-Dolaison vient interrompre momentanément la monotonie. Les odeurs de la floraison, le calme, la douceur du marcher horizontal, tout me comble d'aise. C'est un peu à regret que j'aperçois au loin la petite église Saint-Roch, annonciatrice du village, un magnifique bâtiment du X<sup>e</sup> siècle fait de pierres des champs et couvert de tuiles rouges.

Montbonnet, comme l'indique son nom, épouse la forme du bonnet de nuit que portaient autrefois les paysans par temps froid. Le bourg, situé sur une colline qui domine le plateau, attire le regard. Lors de la réservation, la dame m'avait dit que sa demeure se situait à égale distance entre l'église romane et le village. Impossible de me tromper, je reconnais la maison telle que décrite au téléphone : une grande maison de ferme avec une cour intérieure entourée d'un ancien muret de pierres sèches (des pierres sans mortier), qui s'ouvre sur de vieux bâtiments. La coquille Saint-Jacques sur le portique confirme mes certitudes. La jeune dame, propriétaire des lieux, m'accueille avec gentillesse et me conduit immédiatement à ma chambre. Oh! Surprise! Deux femmes, la mère et la fille occupent les deux autres lits. La patronne semble comprendre tout de suite mon hésitation. Dans les gîtes comme dans les maisons de ferme, me dit-

elle, personne ne fait de distinction de sexe. Pas de problème, je peux vivre avec cette réalité. Lors des présentations, la plus âgée m'explique qu'elle a vécu au Québec peu après la naissance de sa fille, que son mari a dirigé un projet à Rimouski durant deux ans et qu'elle aime bien les Québécois. De fait, l'attitude de ces dames est fort sympathique et leur compagnie agréable, ce qui me permet de m'initier aux us et coutumes du Chemin, sans réelle tension.

Au cours du souper en famille, propriétaires et marcheurs réunis, je fais la connaissance du groupe. Il s'agit essentiellement de dix personnes qui marchent durant une semaine sur le sentier GR 65. Toutes, me dit-on, ont réservé à l'avance, comme l'exige la prudence. Au milieu de ces marcheurs, je suis l'unique pèlerin qui se rend à Saint-Jacques. De plus, chacun s'étonne de me voir seul sur le sentier pour une si longue distance. Rien pour enlever mes propres craintes. Il n'en faut pas davantage pour que le sommeil tarde à venir.

Le lendemain matin, en descendant déjeuner, j'aperçois une pile de sacs à dos qui s'accumulent dans le hall. Je demande à François, le publiciste, des explications. Il me dit tout bonnement que chacun fait transporter ses bagages. La marche est ainsi plus agréable. Le jeune propriétaire arrive à l'instant et m'offre de joindre les miens aux autres. Il n'en est pas question. De plus, insulte suprême, chaque sac porte une coquille Saint Jacques, question d'être admis plus facilement dans les gîtes des pèlerins. En un instant, je comprends la supercherie. Aussi, je n'attacherai jamais une coquille à mon sac, si belle soit-elle. Pour ne blesser personne, je déclare à mon hôte que je suis un pèlerin véritable et non un marcheur et que mon sac, comme un fidèle compagnon de route, va me suivre jusqu'à Saint-Jacques. Depuis mon retour, chacun, d'ailleurs, peut apercevoir mon sac à dos sur la majorité de mes photos.

Après un bon déjeuner, je quitte la maison de ferme avec Jean, un professeur de l'université de l'île La Réunion qui s'initie lui aussi aux sentiers de la France. Cet homme volubile tient généralement un propos qui ne manque pas d'intérêt. Les sujets les plus divers coulent sur ses lèvres avec une verve intarissable. À la sortie du village, des chants cambodgiens occupent son esprit. Durant sa jeunesse vécue au Cambodge, il a emmagasiné dans sa mémoire des airs inconnus et bizarres qu'il entonne avec des sons gutturaux qui l'enchantent. J'écoute pendant un certain temps le fruit de ses expériences, puis nos pas nous distancent l'un de l'autre et, pendant que je dévale la colline, j'entends encore cette voix puissante aux accents venus d'ailleurs, qui clame avec force, dans mon dos, la beauté du paysage.

De Montbonnet à Monistrol-d'Allier, au cœur du Massif central, le sentier se balade à travers un paysage rempli de cônes volcaniques. Nous passons sans transition des collines abruptes aux parcelles communales de prairies, ou à des vallées profondes qui ressemblent souvent à des gorges. Finis les grands espaces plats.

Juste après la ferme, La Baraque, le pèlerin se retrouve au cœur d'une petite chaîne de collines faites de cônes de scories, le long d'une fracture où, 600 000 ans plus tôt, serpentait une coulée de lave. Puis, à moins d'un kilomètre, un sentier boueux nous conduit au lac de l'Œuf, une tourbière à la flore typique au milieu de grands pins. À la sortie de la forêt, après le hameau Le Chier et la ferme de Piquemeule, le randonneur aperçoit au loin la magnifique petite ville de Saint-Privat-d'Allier. Avec son église gothique et son ancien château des Templiers, cette ville très pittoresque servait jadis à surveiller la circulation sur la rivière l'Allier qui coule à ses pieds dans la vallée profonde. Cette cité médiévale est construite sur un piton rocheux au bord de la falaise, ce qui lui donne fière allure. Du belvédère en face du château, le pèlerin peut apercevoir l'étroite vallée où serpente la rivière. Le chemin, heureusement, ne descend pas au fond de cette gorge. Il poursuit plus au nord à travers des collines couvertes de conifères et deux étroites prairies avant d'atteindre Monistrol-d'Allier et là, traverse la rivière.

Pour y parvenir, un sentier sinueux et étroit descend en lacets le long de falaises souvent abruptes jusqu'au fond de la vallée. L'aventure exige de l'attention, surtout avec un sac de dix kilos sur les épaules. En cet avant-midi, je n'ai toujours pas trouvé une seule cabine téléphonique qui fonctionne. Depuis l'arrivée du téléphone cellulaire, le portable comme on dit en France, les appareils dans les cabines téléphoniques sont souvent laissés à l'abandon. C'est particulièrement vrai dans les petits villages éloignés des grands centres. Dans la ville, je trouve une cabine près du pont. Quatre jeunes Français attendent leur tour pour ce qui semble être la seule boîte du coin. Je fais donc la file. Quand vient mon tour, je passe quatre ou cinq appels à partir des numéros que je possède. Rien. Complet partout. Nous sommes le samedi après-midi. Tous les commerces sont fermés pour la fin de semaine. Il me paraît risquer de m'aventurer plus avant. En descendant la colline, j'avais aperçu un petit hôtel, un peu en retrait, qui se cachait derrière quelques grands arbres. Je rebrousse chemin et reviens vers l'établissement. L'hôtesse me reçoit avec amabilité. Quarante dollars pour le coucher et le petit déjeuner me semblent un tarif fort convenable. Et de plus, je peux souper sur place à un prix très raisonnable. Je m'installe donc pour y passer ma deuxième nuit.

Après les tâches ménagères (douche, lavage et séchage du linge), je me balade dans la petite ville durant l'après-midi. Je croise quelques marcheurs, mais aucun pèlerin. Les émules de saint Jacques doivent voyager sur une autre planète. Vers cinq heures, attablé au bar pour boire un demi (une bière blonde), un vieux monsieur, marcheur lui aussi, s'assoit à ma table. Âgé de soixante-douze ans, marié depuis cinquante-deux ans, il me raconte qu'il n'a jamais quitté sa femme plus de vingt-quatre heures. Cette promenade sur les sentiers est un essai, affirme-t-il. Si ce dernier s'avère concluant, il fera le chemin de Saint Jacques, l'an prochain. Mais il n'est pas sûr que son corps fatigué va lui

permettre de faire cette extravagance. Au fil de la conversation, je lui parle de mon problème : la difficulté à trouver un gîte. Il me donne un conseil judicieux que je vais tirer de l'ombre chaque fois qu'une difficulté surgira : la France est grande, dit-il, tout le monde peut y trouver son nid. Les Français ont l'habitude d'aller dans les grands gîtes indiqués dans leur livre-guide. Il suffit de chercher entre ces villes, en dehors des guides. Les maisons de ferme, les tables d'hôte, les gîtes équestres, autant d'établissements accueillants où il fait bon s'arrêter. Son précieux conseil me suivra tout au long du chemin français.

Comme j'entre dans la salle à manger pour le souper, trois marcheurs déjà attablés m'invitent à m'asseoir avec eux. Ce sont un couple d'Autrichiens et une Italienne que j'ai rencontrés quelques fois au cours de la journée. Tous trois ont fait le *Camino francés*, l'an dernier, en Espagne, et désirent compléter cette année la portion française du chemin. Nous essayons d'abord de nous exprimer en français tous les quatre; c'est laborieux, les Autrichiens connaissent peu ma langue. Un peu d'anglais, peut-être? Rumina, la dame italienne, comprend difficilement ce parler. Finalement, l'espagnol nous convient mieux. Aussi, adoptons-nous cette langue pour le reste du repas. Le souper se déroule dans la plus grande cordialité.

Dimanche matin, le soleil éclaire le sommet de la montagne, laissant la vallée dans l'ombre, au moment où j'entreprends avec enthousiasme la montée vers Saugues. Le restaurateur m'a prévenu avant de partir: cette pente raide qui exige un effort soutenu est l'une des plus difficiles de tout le chemin de Saint-Jacques. C'est un fait. À partir de la rivière, le chemin grimpe sans arrêt et atteint le plateau de Gévaudan à Métaure, à 1022 m. Je passe donc sur le pont neuf, car le vieux pont romain qu'utilisaient les pèlerins du Moyen Âge, est aujourd'hui en bonne partie détruit. Il nourrit seulement les appareils photo des touristes. Pour la première fois, les conseils de François, ma première rencontre à la sortie de Puy-en-Velay, vont me servir : monter lentement, à petits pas, sans jamais m'arrêter. Sa méthode ne manque pas d'efficacité. À mi-montée, la chapelle de la Madeleine, creusée dans le flanc de la montagne à même une grotte de basalte, témoigne du passage de milliers de marcheurs, à cause des nombreuses pièces de monnaie trouvées dans les interstices du roc. Certains croient également que cette grotte était un ancien habitat celtique. De cet endroit, le point de vue sur la vallée de l'Allier est absolument magnifique.

J'arrive au sommet, relativement en forme, ayant laissé en route bien des marcheurs qui cherchaient désespérément leur souffle. Mon entraînement, avant de quitter le Québec, y est sûrement pour quelque chose. À Métaure, je découvre un large plateau, celui du Gévaudan. La vue s'étend sur toute la région. Du côté est, le pèlerin peut contempler la vallée de l'Allier qui descend vers le sud, du côté ouest, le plateau se prolonge vers Roziers jusqu'à Saugues. Ce sentier en direction du Domaine du Sauvage, haut lieu des anciens soldats Templiers, se parcourt en toute aisance à cause de sa surface plane. Une

légende du XVIII<sup>e</sup> court en France, celle de la bête du Gévaudan. D'ailleurs, dans ce coin de pays, l'image du monstre à la gueule géante et aux quatre pattes velues est quasi omniprésente. Même un parc lui est consacré à l'entrée de Saugues.

La légende veut que, dans la région de Saugues, rôdait une bête qui semait des méfaits partout. Un grand loup solitaire..., pensait-on. Un ou plusieurs loups peut-être. L'animal s'attaquait aux femmes, aux fillettes... Les personnes touchées étaient retrouvées en partie dévorées, souvent la tête séparée du corps. Les morts ne cessaient de se multiplier. La panique s'était emparée de toute la contrée. Les femmes ne voulaient plus sortir de leur maison. La nouvelle se répandit jusqu'à la Cour. Le roi Louis XV crut bon d'intervenir. Il envoya ses meilleurs chasseurs qui se joignirent à de jeunes volontaires du Gévaudan. Le 20 septembre 1765, Monsieur Antoine, le lieutenant de chasse du Roi, ramena à la Cour un gros loup empaillé. La Cour applaudit et fit une fête au lieutenant du Roi. Cependant, dans la région, les morts ne cessaient d'augmenter. Un chasseur de Saugues jura sur le portique de l'église qu'il tuerait la Bête. Il fit fondre des balles avec les médailles recueillies auprès des paysans locaux et se mit à la recherche de la Bête. Un soir, à la brunante, il entendit les cris d'une jeune fille dans le boisé derrière chez lui. Il accourut sur les lieux, s'approcha silencieusement de l'endroit d'où venait l'appel de détresse. Un homme était en train de violer une jeune fille, une peau de loup étendue à ses côtés. Il n'hésita pas un seul instant, il abattit l'homme d'une balle en plein front, sauvant ainsi la vie de la jeune fille. Informés de l'événement, les villageois accoururent en grand nombre, amenèrent le corps de l'homme sur la place centrale qu'ils jetèrent sur un bûcher qui le consuma à l'instant. Aucune mort suspecte ne se produisit par la suite. La Cour ne voulut rien savoir de cet événement. C'est pourquoi la légende a survécu aux faits réels et demeure bien présente dans l'histoire de la France.

Ce dimanche midi, impossible de réserver une place, personne ne répond à mes appels, j'arrive donc à Saugues sans réservation. À l'entrée de la ville, je croise Jean, l'homme de soixante-douze ans, qui vient de descendre d'un taxi. Monter la côte exigeait trop de ses vieilles jambes, me dit-il dans un sourire. Il m'invite alors à prendre un verre sur la terrasse d'un petit hôtel, car selon son propos, il aime bien parler avec des Québécois. Quand le garçon vient chercher le prix de la consommation, Jean s'informe si une chambre est disponible. Eh oui, bravo! Un lit m'attend. En fin d'après-midi, au retour d'une visite en ville, arrivent le couple d'Autrichiens et Rumina, la dame italienne. Nous sommes à nouveau réunis dans le même hôtel pour le souper et le coucher.

Saugues, la ville la plus importante de la région, offre de nombreux services. Au cours de l'après-midi, je m'informe auprès des gens de l'endroit au sujet de l'utilisation de l'internet. J'ai promis à mes amis du Québec de les renseigner sur mon chemin; je veux tenir parole. Une jeune femme, au courant des rouages

administratifs de la ville, affirme avec certitude que la mairie dispose d'ordinateurs à cette fin, je n'ai qu'à me présenter le lendemain au dit lieu à 8 h 30. Heureux comme un moine, je me présente lundi matin à 8 h 45 devant la porte principale. La secrétaire arrive vers 9 h 15. Je lui laisse le temps de s'installer pour ne pas l'indisposer, puis je me pointe à son bureau. Avec gentillesse, elle m'explique que ce n'était pas possible à la mairie, mais que je trouverai les ordinateurs en question à l'Office du tourisme. Je remets mon sac sur mes épaules et je pars vers cet établissement sans plus tarder. Sur place, avec amabilité, la secrétaire me confirme qu'elle dispose effectivement d'un ordinateur capable d'envoyer un message au Canada, mais qu'il faut auparavant me munir d'une carte téléphonique à puce que je trouverai à La Poste à l'autre extrémité de la ville. Donc, reprise du sac, petite marche à La Poste, achat de ladite carte, et retour à l'Office du tourisme.

Encore avec amabilité, elle met sa machine en marche, laisse l'unité centrale prendre de la vigueur, insère ma carte. Je peux enfin commencer à jouer du clavier. Au fur et à mesure que j'écris, les points sur ma carte s'envolent à vue d'œil, ce qui nuit légèrement à ma concentration. Voyant la fin de ma carte approcher, je décide de mettre fin à mon texte et de l'expédier au Canada. Avec empressement, puisque je suis son seul client, cette fille bien intentionnée s'approche pour m'offrir son aide. En deux temps trois mouvements, ses doigts de fée effleurent le clavier. Mon texte disparaît de l'écran et s'envole au ciel, aux pieds de saint Jacques. Plus de texte! Elle a tout effacé! Fini! Rien du tout! En bon pèlerin, je la remercie tout de même. Pour toute excuse, elle m'explique que la sensibilité de cet appareil rend sa maîtrise très difficile. Entre temps, ma carte téléphonique de 10 \$ s'est vidée de son contenu et mon texte repose dans les limbes. Et pour comble de malheur, à la sortie de l'Office du tourisme, il pleut. Rien de bien abondant, mais une pluie continue.

Avant de quitter la ville, je passe à nouveau au bureau de poste pour me procurer une autre carte téléphonique. J'en profite pour appeler au Domaine du Sauvage. Bravo! Une place m'est réservée. Je peux donc prendre tout mon temps. Mon président d'association m'a souvent parlé de cet endroit particulier, je ne veux pas rater l'occasion d'y passer une nuit. Toute la journée, je marche sous la pluie. Je devrais dire *nous*, car le hasard a voulu que je croise cinq ou six fois le couple d'Autrichiens et sur une longue distance, Rumina, la dame italienne, m'accompagne. Elle me parle beaucoup du *Camino Francés*, en Espagne et me donne vraiment le goût d'y aller. Le sentier assez large, mais souvent humide et boueux serpente à travers des collines rocailleuses ou une forêt de hêtres clairsemée. Au moment de contourner les ruines du château La Clauze, le brouillard enveloppe le sommet du pic rocheux. Impossible de voir quoi que ce soit des restes du célèbre château.

À Chanaleilles, dernier village avant le Domaine du Sauvage, je retrouve Jean, l'homme aux conseils précieux, assis près de la fontaine. Sa mine déconfite

laisse voir qu'il est rendu au bout de son rouleau. Non seulement il est trempé jusqu'aux os, mais son vieux corps, comme il l'avoue, ne veut plus avancer. Adieu le Chemin de Saint Jacques de Compostelle! C'est une aventure pour les jeunes, me dit-il, l'air triste. Sous la pluie, nous nous donnons l'accolade. Je serre très fort dans mes bras ce Français que j'aimais de tout cœur. Je lui promets de penser à lui en arrivant à *Santiago*. Et pour terminer, il ajoute que ce soir, il couche à l'hôtel et que sa fille va venir le chercher demain matin. Son abandon m'attriste grandement, cet homme méritait davantage. Je sors du village, une boule dans l'estomac.

La rencontre d'un bon chien me ramène le sourire. Dès que l'animal me voit, il part à la recherche d'une pierre. Il en trouve une de la grosseur d'une tomate, la met dans sa gueule et me l'apporte en courant. Tout en le flattant, je prends gentiment sa pierre dans mes mains et je continue à marcher, en compagnie du chien. Après plus d'un kilomètre, l'animal marche toujours fidèlement derrière moi, je me retourne vers lui et lui dis qu'il ne peut pas venir à *Santiago*, il n'a pas de sac. Le pauvre animal me regarde avec ses deux grands yeux hébétés. Puis, soudain, je crois qu'il comprend, il fait volte-face et part en direction opposée. Dès qu'il disparaît de ma vue, je lance sa pierre dans le fossé. L'âme d'un malheureux pèlerin habite sûrement le corps de cet animal. Une tradition veut que chaque pèlerin apporte une pierre de son patelin au pied de la Croix de Fer, juste avant d'arriver à Santiago. Un pauvre pèlerin qui n'a jamais pu se rendre au bout de son pèlerinage!

Peu après, à l'entrée d'une forêt, un attroupement attire mon attention. Une dizaine de marcheurs sont regroupés autour d'un jeune homme étendu par terre. Je m'approche du groupe. Un homme m'explique qu'il s'agit d'un jeune soldat de l'armée française. Il était parti de Puy-en-Velay samedi matin, avait fait des étapes de trente-huit et quarante-deux kilomètres avec un sac de dix-huit kilos. Là, il vient de craquer. Le jeune homme se tord sur le sol, dans cette boue fangeuse, en proie à des crampes qui le tenaillent dans tout le corps. Des ambulanciers alertés d'urgence s'en viennent en toute hâte. Je poursuis mon chemin. Que puis-je y faire? Je devine que ce jeune homme n'a pas su mesurer ses forces. Si jeunesse savait...

Peu après, la clairière du Domaine du Sauvage s'ouvre devant moi. Les Autrichiens me rejoignent au même moment, mais ils ont déjà réservé une chambre dans un hôtel à Saint-Alban. Nous allons nous revoir sur le chemin, demain.

Le Domaine du Sauvage demeure un site splendide. À 1292 mètres d'altitude, isolée au sommet de la Margeride, face à une large vallée orientée vers le nord, cette ancienne *domerie* des Templiers comporte des bâtiments en pierre de taille au bord d'une forêt bien aménagée. Une *domerie* au Moyen Âge, c'est essentiellement un endroit pour entreposer de la nourriture et des objets

essentiels pour les pèlerins. Les Templiers, en plus d'être des soldats protecteurs des passants, dirigeaient aussi de grands domaines pour alimenter ceux qui demandaient leur assistance. On trouve de ces *domeries* tout au long du chemin traditionnel. Le Domaine du Sauvage est le premier en liste à partir de Puy-en-Velay.

Pendant que j'avance vers la colline, mes yeux restent rivés vers l'édifice majestueux. La vaste clairière éclaire l'ensemble des bâtiments. L'accueil sympathique des responsables du gîte est teinté de nervosité. J'apprends, par une jeune fille qui s'occupe de mon inscription, que l'endroit est monopolisé par un groupe de Parisiens qui veulent s'y installer en maîtres. L'animosité des responsables du gîte est palpable. Ces gens n'apprécient pas l'attitude de ce groupe venu là pour faire la fête. Encore une fois, je suis le seul pèlerin présent dans un gîte pour pèlerins. Au souper, on me fait une maigre place au bout de la table, sans trop me porter attention. La fête bat son plein, et les préposés au gîte se tiennent à distance. Isolé dans mon coin, je monte me coucher tôt. Selon mes habitudes, je veux partir aux premières heures du matin.

À six heures et demie, je me lève sans faire de bruit. Personne ne bouge dans le dortoir. Pendant deux heures, je fais mes exercices physiques, je marche autour du site, je lis quelques pages de mon guide, avant que les premières personnes ne se manifestent. J'ai payé mon déjeuner, je tiens à le prendre. Dehors, la pluie a cessé, mais un épais brouillard couvre la montagne. À huit heures et trente, quelqu'un apporte du pain et des confitures. Je prends une bouchée en vitesse et, sans attendre le café, je ramasse mon sac, mon bâton et je sors. Le brouillard commence à peine à se dissiper. Pour les dix premiers kilomètres, le sentier chemine dans une belle forêt de pins. Je marche ainsi tout l'avant-midi, sans rencontrer personne.

À midi, je déniche une cabine téléphonique à l'entrée de la petite ville de Saint-Alban-sur-Limagnole. Comme auparavant, la réponse est la même : le gîte est complet. Fort heureusement, une maison de ferme à la sortie du village accepte de me recevoir. Toutefois, la table étant remplie, je devrai m'alimenter ailleurs. Pas de problème, je connais la chanson. Je reprends mon chemin presque seul sur la route au milieu de grands sapins clairsemés qui favorisent mes réflexions. Malgré quelques égarements à l'occasion, ces vingt-huit kilomètres fondent comme du beurre dans la poêle. Cependant, les déboires de la nuit dernière ont porté un dur coup à mon enthousiasme. Le moral ne m'habite plus. Je pense sérieusement à quitter le chemin. Qu'est-ce que je suis venu faire ici? Cette phrase martèle mon esprit sans arrêt. J'ai tellement rêvé à ce chemin en termes de partage, de fraternité, de connaissances des autres. Mon pèlerinage n'a plus aucun sens. Il vaut mieux mettre un terme tout de suite à une expérience qui n'a ni queue ni tête.

La tête pleine de ces conclusions, j'arrive à la ferme Du Barry, à Aumont-Aubrac, en même temps que six jeunes Français. Parmi eux, Véronique, une jeune fille venue au Québec, l'an dernier, qui conserve le meilleur souvenir de son passage chez nous. Chaque fois que nos pas se croisent, elle ne manque jamais de m'adresser la parole. Je suis devenu familier avec tout le groupe qui manifeste beaucoup d'attention à mon endroit.

Après mes tâches habituelles, pour me reposer de mes kilomètres, je vais m'asseoir à la terrasse d'un bar pour y prendre une bière, tout en rédigeant mes notes. Le groupe de Parisiens que j'ai quitté le matin au Domaine du Sauvage arrive en bloc et s'empare de toutes les chaises disponibles. Une jeune dame qui m'a reconnu se détache du groupe et vient me rejoindre. Elle veut venir au Québec et s'informe de la vie chez moi. Une agréable conversation. Avant de me quitter, elle m'explique qu'ils sont un groupe d'amis de la région parisienne qui prennent une semaine de vacances dans le pays de leur enfance. Ils marchent quelques heures le matin, s'arrêtent au bar vers 11 h, prennent un bon dîner à 12 h et repartent sur le sentier pour faire une petite sieste en campagne. Naturellement, des membres du groupe voyagent en voiture transportent les bagages. Je ne leur en veux pas. Ils sont chez eux et ont le droit de prendre leurs vacances comme ils l'entendent. Nous nous sommes quittés en bons termes.

Pour le souper, la situation s'avère plus pénible. Un seul restaurant ouvre ses portes et toutes les chaises sont occupées au moment où je me présente. Je demande alors au patron si je peux avoir une autre table. Sa réponse est claire : c'est non. Complet partout, je peux le voir de mes propres yeux, je n'ai qu'à revenir le soir suivant. Je m'attarde un instant, traîne les pieds. Au passage de la patronne, je lui mentionne que je suis Québécois, pèlerin de Saint-Jacques, et qu'il n'y a pas d'autres restaurants. Elle me répond avec un sourire qu'elle ne va pas laisser un Canadien mourir de faim. Elle m'indique une table dans le coin du bar.

À peine suis-je attablé depuis quelques minutes que le couple d'Autrichiens et Rumina d'Italie arrivent, à la recherche eux aussi d'un restaurant. Je les invite à s'asseoir avec moi. Cependant, le menu tarde à venir, mais cela ne dérange personne. Nous avons tous des figures de croque-mort. Notre rencontre ne tourne plus à la fête, chacun parle d'abandonner. En fait, je crois que la décision est prise, mais personne n'ose l'avouer ouvertement. Puis, finalement, en français, en anglais, en espagnol ou en italien, chacun à tour de rôle vide son sac et livre ses motifs d'abandon.

L'atmosphère du Chemin ne nous plaît plus. L'enthousiasme du début a cédé la place à une surprenante déception. Le couple d'Autrichiens a téléphoné à leur fille à Montreux, qui va venir les chercher demain. Ils vont terminer leur séjour en France en écoutant des concerts avec leurs deux grands adolescents. Rumina

prend le bus demain, elle va rejoindre une amie à Lyon. Moi, je tiens à parcourir l'Aubrac. Dans deux jours, je prends le train pour Roncevaux. Fini le Chemin en France. Avant de nous quitter, nous nous donnons l'accolade, la mine triste, déçus de mettre fin à nos rêves. En sortant du restaurant, je croise Alexa et sa sœur, assises sur un petit muret de pierres. Leurs yeux rougis par les larmes traduisent déjà leur déception. Je m'arrête auprès d'elles. Leurs pieds, couverts de larges plaies qu'elles laissent sécher à l'air libre pour en favoriser la guérison disent toute la souffrance qu'elles ont endurée ces derniers jours. Fini le Chemin pour elles aussi! Envolé le beau rêve! Je serre dans mes bras ces deux jeunes filles bien aimables et je regagne la ferme, la mine bien basse.

Pendant que je me brosse les dents dans l'unique salle de toilettes, Véronique arrive à mes côtés pour partager le même évier, en petite culotte et soutien-gorge. La promiscuité des gîtes! Elle vient se passer « une main » (ce que nous appelons une débarbouillette, mot qui fait bien rire nos cousins), avant d'aller se coucher. Pendant qu'elle range ses effets près de mon lit, car elle couche juste au-dessus de moi, je lui laisse entendre que je quitte le chemin dans deux jours, après l'Aubrac. Elle mentionne que son groupe va quitter en même temps que moi. Ils sont venus marcher une semaine et quittent dans quarante-huit heures. Nous allons donc tous partir ensemble.

## Une rencontre providentielle

En ce 22 août, désireux de bien profiter de mes deux dernières journées en France, je quitte la ferme en compagnie de deux hommes, le père et le fils. L'un habite Saint-Ismier, l'autre Montbonnot, le village voisin. Je connais bien cette région des Alpes françaises pour y avoir passé un an, en 1986, avec ma famille. Ces deux bourgs de la vallée de l'Isère laissent encore dans ma mémoire de très beaux souvenirs. Au moment de m'arrêter pour réserver un toit, le plus jeune sort son portable, fait un appel. Pas de problème! Un lit est réservé à Nasbinals dans le gîte communal. Quelle gentillesse!

Depuis deux jours, le sentier pénètre progressivement dans les contreforts des monts Aubrac. Les pentes restent douces, mais elles n'offrent aucun répit, étant continuellement ascendantes. Ce matin, le soleil me paraît plus chaud que d'habitude. Mes compagnons de marche qui ont écouté la radio hier me disent que les météorologues annoncent une période de canicule. Au cours des prochains jours, la température pourrait se maintenir au-dessus de 30 degrés, surtout en après-midi. Pour l'instant, nous traversons une sapinière plutôt dense. Cet environnement forestier exhale un doux parfum et la marche silencieuse dans les sous-bois charme tout bon marcheur.

Une vache m'attend dans un détour, l'œil triste, la mine basse. Que fait-elle sur ce sentier boisé? De plus, elle a de la famille : trois veaux se tiennent près d'elle. Dès que je la dépasse, elle se met à me suivre. Encore une autre qui veut se rendre à *Santiago*! Après quelque cent mètres, je m'arrête, me sentant coupable de l'amener loin de son pâturage. J'ai beau lui crier de s'arrêter, de rebrousser chemin. Je lui fais toutes sortes de grimaces pour l'éloigner. Elle me regarde de son œil hébété et mes pitreries la laissent complètement indifférente. Une vraie entêtée! À l'instant où je reprends la marche, j'entends ses pas derrière moi. Elle me suit ainsi sur plus d'un kilomètre. Le plus drôle, c'est que nous allons exactement au même rythme. Heureusement, en débouchant sur un pré, elle rencontre une consœur. Les deux vaches se donnent la bise. Et ma pèlerine s'arrête là. Un autre abandon!

Vers 10 h 30, j'arrive à une croisée de chemins où un message écrit à la main sur une planche de bois annonce un petit bar. Un café chaud me fera du bien, me dis-je. Une belle occasion pour remplir mes gourdes. Avec cette chaleur, vaut mieux être prudent. Sur la terrasse, un groupe de marcheurs entoure une jeune fille, bloquant ainsi l'entrée du bar. Il s'agit d'une Espagnole et personne ne semble la comprendre. Je m'adresse à la jeune fille. Je saisis difficilement qu'elle désire du fromage et du jambon pour mettre sur son pain, car elle n'a rien d'autre pour dîner. Elle s'exprime avec tellement de difficultés, une partie de sa bouche ne bougeant pas du tout. Comme elle n'a pas d'argent, je donne dix francs à la dame du bar pour qu'elle lui prépare un sandwich à son goût. Après quelques mots de remerciement, un léger sourire aux lèvres, elle ramasse son sac qui

paraît peser lourd et repart aussitôt. La jeune fille partie, les gens réunis dans le bar ne parlent que d'elle. Que fait cette étrangère seule sur le chemin? Comment peut-elle bien avancer avec un tel handicap? Car chacun a pu voir à quel point elle boitait quand elle a repris le sentier.

Vers midi, je retrouve la jeune Espagnole, assise sur le bas-côté du chemin. Elle pleure abondamment. Elle me montre les ecchymoses sur sa jambe, sur sa hanche, qui saignent légèrement. Elle vient de tomber pour une troisième fois et ses blessures la font beaucoup souffrir. Je mets un diachylon sur les deux plaies pour éviter que des moustiques viennent les abîmer davantage. Elle commence alors à me raconter son histoire. Elle s'appelle *Felice* et vient de la région de Barcelone en Espagne. Trois ans plus tôt, elle a perdu toute sa famille dans un accident d'auto. Seule survivante, elle a passé de longues semaines sous respirateur artificiel. À son réveil, elle s'est rendu compte qu'elle avait perdu la mémoire. À ce moment-là, elle ne désirait qu'une chose : mourir. Mais des médecins l'en ont empêché. Ils ont refait complètement sa figure, grâce à de nombreuses opérations de chirurgie plastique. Son genou gauche ne peut se plier et sa jambe est remplie de tiges de métal. Son bras gauche lève à peine plus haut que l'épaule et sa main est incapable de retenir fermement un objet. Cette moitié de la figure encore paralysée rend son élocution très difficile. Tout l'après-midi, nous marchons côte à côte, sous un soleil de plomb, dans un sentier rocailleux où il faut constamment utiliser le bâton, puisque les roches roulent sous nos bottes

Grande, de carrure sportive, les cheveux noirs un peu crépus, les traits du visage fins et réguliers, cette belle fille en position arrêtée ne laisse nullement deviner la paralysie qui l'accable. Avec son petit *short* rose, son chandail qui couvre sa poitrine et ses épaules, elle ressemble aux jeunes Françaises élégantes qui marchent sur le sentier. *Felice* ne se plaint jamais, même si des larmes coulent constamment sur ses joues. De temps en temps, je m'arrête et j'essuie les côtés extérieurs de ses yeux, tellement le chemin de ses larmes laisse des traces sur ses joues. Quand elle n'en peut plus, qu'elle se sent tout étourdie, elle s'assoit par terre ou le plus souvent s'agrippe à moi et me serre dans ses bras pour ne pas tomber. Chaque fois qu'elle pose ce geste, et que je la vois vaciller, j'ai toujours peur de tomber avec elle. Pendant que mon bras gauche entoure son corps, ma main droite fait pression sur mon bâton pour éviter la chute. *Felice* se bat pour survivre avec toute la fougue de ses vingt ans. Un jeune homme l'accompagne habituellement, mais un malentendu au départ les a séparés pour la journée.

Tout l'après-midi, de roche en roche, de coteau en coteau, nous montons vers Aubrac, le point culminant de cette chaîne de montagnes. Les collines dénudées de tout boisé servent avant tout de pâturage. L'âpreté du pays se manifeste surtout par une herbe dure qui pousse parmi les pierres de granit; l'absence d'arbres ou d'arbustes se fait cruellement sentir. Inutile de chercher un point

d'ombre pour s'arrêter. De ce plateau naît un sentiment de solitude qui n'est guère atténué par les burons, sévères bergeries disséminées sur la lande ou dans quelques villages isolés. Le pèlerin marche généralement dans des *drailles*, ces pistes de transhumance suivies à l'aller et au retour par les troupeaux venant estiver sur les montagnes. Ces sentiers sont couverts de roches rondes qui roulent sous nos pieds, ils sont aussi bordés de murettes de pierres sèches. Au Moyen Âge, la traversée de l'Aubrac représentait le danger le plus redouté par les pèlerins. Car, en plus d'être une région aride, ces terres étaient infestées de loups carnassiers. Sur le fronton du monastère d'Aubrac, on peut lire encore aujourd'hui cette phrase en latin : « In loco horroris et vastae solitudinis... » (en ces lieux d'horreur et de vastes solitudes...)

En marchant à côté de *Felice* par une telle température, ces vers de La Fontaine de la fable *La mouche et le coche* me reviennent constamment en mémoire :

Sur un sentier montant, rocailleux, malaisé,  
De tous les côtés au soleil exposé...

Sous un soleil écrasant, nous traversons en effet l'un des endroits les plus fatigants, appuyant nos bottes sur des roches instables qui nous laissent toujours en déséquilibre. Et *Felice* qui ne peut même pas plier son genou gauche... Les autres marcheurs semblent avoir abandonné le sentier; au cours de l'après-midi, seulement trois hommes, marchant en solitaire, nous dépassent. À maintes reprises, j'offre à *Felice* de demander de l'aide. Parfois, à un kilomètre ou deux, nous apercevons une route dans la vallée; il serait possible d'y descendre, d'arrêter une voiture pour faire de l'auto-stop. Dès que j'évoque cette possibilité, *Felice* se remet en marche et refuse de m'écouter. Elle tient à pousser son corps malade jusque dans ses extrêmes limites. Parfois, elle prend ma main qu'elle place sur sa poitrine pour que je sente battre son cœur, ou encore, elle fait glisser ma main sur sa jambe malade pour que je perçoive la vie intense qui se déroule dans ses veines, dans son système nerveux. Les médecins lui ont expliqué que ces exercices violents pourraient redonner la vie à tous ses membres, mais surtout à son cerveau. Plus je la sens épuisée, plus je redoute qu'elle s'affaisse, qu'elle tombe et se blesse. Que pourrais-je faire seul avec elle, sur ces sentiers complètement isolés? J'ai déjà vu dans mes livres des images montrant des pèlerins sur les épaules d'autres pèlerins. Je ne me vois pas avec *Felice* dans mes bras marcher sur ce chemin rocailleux. Dès que nous apercevons Nasbinals au loin, je multiplie les arrêts, je fais tout pour soutenir *Felice*. Je la sens tellement épuisée et je ne veux pas qu'elle s'écroule avant d'arriver. Nous entrons dans le village vers 20 h, après vingt-neuf kilomètres sur des sentiers épouvantables. Elle me demande de la conduire à l'église; *Felice* est très croyante et espère qu'un miracle lui redonnera la santé. Au moment de franchir la porte, un jeune homme crie son nom derrière nous : c'est *Federico* qui arrive. Dès que je la vois se jeter dans ses bras, je me retire et regagne le gîte communal.

Au moment où je suis à la recherche d'un restaurant, je retrouve *Felice* et *Federico*, son jeune ami, assis sur un banc sur la place centrale. Le jeune homme qui s'exprime aisément me raconte tout. Les médecins qui s'occupent de *Felice* ont lu, l'hiver dernier, le compte rendu d'une expérience vécue l'an passé. Un médecin et quelques infirmières de France ont accompagné un groupe de handicapés sur le sentier entre le Puy et Figeac. De cette expérience, le groupe a tiré des conclusions très positives. Un organisme de Barcelone lui fournit de l'argent pour accompagner la jeune handicapée. Ils ne manquent de rien et, habituellement, ils couchent à l'hôtel. Il me dit que *Felice* tient absolument à faire cette expérience pour renforcer son corps, stimuler sa circulation sanguine et peut-être aider son cerveau à se régénérer. Je perçois à travers son propos une grande admiration pour la jeune fille. Moi aussi, je ne puis m'empêcher d'admirer cette volonté de fer, ce désir de vaincre et le fait qu'elle essaie constamment de dépasser les limites que les médecins lui ont fixées. C'est la démonstration de son courage extraordinaire qui a incité l'organisme à aider la jeune handicapée.

Aux moments des adieux, je serre une dernière fois *Felice* dans mes bras. *Federico* affirme qu'ils vont rester sur place le lendemain, que la jeune fille doit se reposer avant de reprendre le chemin. Au cours de l'après-midi, *Felice* m'a raconté qu'elle voulait devenir physiothérapeute, adopter un enfant - puisqu'elle ne peut plus enfanter - et mener une vie normale comme travailleuse et mère de famille. Je lui souhaite de cultiver ses rêves et de les mener à terme. **De mon côté, je lui fais la promesse de continuer mon pèlerinage juste pour elle. Dorénavant, sur tout le parcours, elle sera l'étoile qui guide mes pas et que rien ne pourra m'arrêter. Jamais je ne prendrai de bus, jamais je ne ferai porter mon sac. Mon pèlerinage, je le poursuivrai dans toute son intégralité, dure et pure. Et je tiendrai parole.**

Avant de partir pour le restaurant, je demande à la dame responsable du gîte, si elle ne connaît pas une adresse particulière; partout où j'appelle pour réserver, c'est complet. Elle tire de son carnet un numéro de téléphone, puis elle hésite avant de me le donner, disant que c'est beaucoup trop loin, par une chaleur pareille. Je me rends à la cabine téléphonique sur la place principale, un vrai four malgré l'heure avancée. Une dame, à Saint-Côme d'Olt, m'offre une chambre dans sa maison, à trente-cinq kilomètres de Nasbinals. Avec cette canicule et la traversée des monts Aubrac qui représentent selon mon guide des dénivelés plus importants que ceux des Pyrénées, mon projet de m'y rendre paraît complètement insensé. Mais *Felice* m'a donné une telle volonté de me dépasser; je peux franchir les pires difficultés.

Cette nuit, dans le gîte municipal, une chaleur accablante nous empêche de dormir. Le dortoir est situé juste en dessous d'un toit de tuiles, chauffé au soleil pendant toute la journée. Une jeune fille, couchée à mes côtés, ne cesse de soupirer et de se tourner dans une tenue qui frôle l'indécence; dans les circonstances, je comprends son attitude et je suis prêt à tout lui pardonner. En

effet, par les quelques rayons de lune qui s'infiltrèrent à travers les fenêtres ouvertes, il est possible d'observer que les hommes comme les femmes n'ont gardé que le strict minimum requis pour sauvegarder la pudeur. Nous sommes tous des enfants du Bon Dieu dans notre version originelle, couchés sur nos sacs de couchage, accablés de chaleur et épuisés par une longue journée de marche. Le fait d'entendre les gens bouger constamment indique bien que personne ne réussit à dormir dans de telles conditions. Pourtant, le gîte neuf et fort bien tenu m'a plu dès l'entrée, mais la chaleur change tous les paramètres.

Ce matin du 23 août, à 6 h 30, après une nuit d'insomnie et un petit déjeuner rapide, je fixe mon sac sur mes épaules et je pars pour un trente-cinq kilomètres sur un sentier qui chevauche des montagnes. De Nasbinals à Aubrac, le chemin traverse d'abord de grandes prairies dénudées et passe à travers des troupeaux de vaches qui broutent paisiblement. Des dames vraiment sympathiques à qui je donnerais volontiers la bise. Vêtues d'une soyeuse robe brun pâle, toujours calmes et sereines, décorées de belles cornes qui rehaussent leur prestige, ces jolies bêtes enchantent les montagnes de l'Aubrac. Dans le dernier troupeau, un bœuf monte la garde, une armoire à glace, une bête énorme qui s'apparente plus au bison de l'ouest américain qu'à nos bœufs domestiques. J'hésite un instant. Suis-je téméraire de m'aventurer ainsi? Mon sentier traverse le troupeau, passant à moins de cent pieds du mâle à quatre pattes. Moitié par bravade, moitié par inconscience, je décide de ne pas dévier d'un pouce. Le bœuf en question suit ma trajectoire d'un œil canaille. Comme je ne dérange pas ses bien-aimées, il ne manifeste aucune intention agressive. Cependant, je comprends très bien que certains pèlerins contournent de très loin ces groupes d'animaux.

Puis, au loin, le bourg que j'espère tant découvrir laisse voir ses premières toitures. Malgré le fait que cette petite ville ait été le théâtre de plusieurs guerres dans le passé, le village monacal d'Aubrac reste saisissant quand on le voit apparaître dans l'immensité déserte. Au centre de la localité, la Tour des Anglais, un donjon construit au XIV<sup>e</sup> siècle, abrite le gîte d'étape, juste à côté de la *domerie*, les deux seuls édifices qui ont traversé les siècles parmi tous les bâtiments bâtis par les Templiers. Aujourd'hui, la *domerie* abrite le musée municipal. Les reproductions nombreuses des édifices anciens, les textes concernant les pèlerins d'autrefois et les illustrations abondantes des tracés traditionnels du Chemin, tous ces éléments méritent une visite qui suscite beaucoup d'intérêt : c'est le premier endroit, depuis Puy-en-Velay, où l'on retrouve autant d'informations sur l'histoire du Chemin.

Dès la sortie du village, le chemin commence à descendre et le paysage change complètement. Cependant, les descentes exigent davantage des jambes et des genoux que les montées. Après quelques kilomètres, les premières douleurs apparaissent, je dois diminuer mon rythme. Saint-Chély d'Aubrac apparaît alors, au creux d'une vallée, comme un véritable petit bijou. La ville, encaissée

profondément entre des montagnes, se révèle progressivement au rythme des pas du randonneur. Mon guide me conseille d'y faire un arrêt, mais un rendez-vous m'attend ailleurs. Et l'image de *Felice* demeure présente dans mon esprit, à chacun de mes pas. Après quelques photos et un brin de conversation avec Martin le Suisse, un jeune ingénieur en mécanique, assis sur la terrasse du bar pour reposer ses pieds, je poursuis ma route. À peine sorti de la ville, je suis rejoint par le Pro du Chemin de Saint Jacques. Un vrai Pro pure laine. À toutes les personnes rencontrées, il fait le récit de ses exploits : lui, le Pro, il a fait Le Puy-Saint-Jacques de Compostelle en quarante jours, quarante kilomètres par jour. Chacun dans le village doit le savoir. Il ne cesse de répéter sa chanson à tous les coins de rue, aux moindres personnes qui lui portent attention. Selon moi, il devrait l'écrire dans son dos, ou porter un étendard avec sa photo, ou encore le crier dans un porte-voix. Je cherche par tous les moyens à me débarrasser de sa présence encombrante. Si j'accélère, il me rejoint; si je ralentis, il fait de même. Une vraie peste! Impossible de l'éloigner! C'est un groupe de jeunes cyclistes qui me sauvent de lui.

Nous arrivons ensemble, tous les deux, au sommet d'une colline. Une jeune monitrice, dans la vingtaine, et une dizaine de jeunes filles de 12-14 ans, essaient de descendre à bicyclette dans le sentier. Le Pro commence à engueuler les adolescentes au sujet de leur présence dans *son chemin*. Que viennent-elles faire là? Elles devraient rester à la maison pour aider leur mère à faire la lessive. La jeune monitrice tente de défendre ses ouailles. Le Pro la cloue littéralement sur place avec une agressivité incroyable. Je ne puis supporter une telle situation. Je recule pour m'éloigner du groupe. Son attitude, sa gestuelle, les mots utilisés, tout évoque l'image d'un évêque inquisiteur, à l'époque pas si lointaine de l'inquisition espagnole. Je suis convaincu que cet homme enverrait volontiers quelques femmes au bûcher, sans sourciller. À la fin de ses invectives, il m'invite à poursuivre avec lui. Décidément, le vase est déjà renversé. Je décline l'offre, prétextant qu'une pierre vient de se glisser dans une de mes bottes. Pendant mon arrêt pour enlever le faux caillou, les jeunes filles trouvent le temps de descendre la pente. Je les rejoins au bas, près de la rivière qu'il faut traverser sur des pierres. Je m'excuse auprès d'elles, affirmant que cet homme n'est nullement mon ami. Je réussis à les faire rire en leur racontant que cet homme est malheureux, qu'il ne peut dormir sans faire ses quarante kilomètres par jour. Cette pensée l'obsède à ce point qu'il marmonne constamment : mes quarante kilomètres, mes quarante kilomètres, mes... Un peu plus loin, nos chemins se croisent encore, j'en profite pour causer avec la monitrice. Ces sentiers conviennent fort bien au vélo de montagne, je l'encourage à poursuivre. Quand les jeunes filles me dépassent sur un chemin goudronné, toutes me saluent de la main et d'un « Au revoir, Monsieur le Québécois! »

J'arrive vers 5 h 30 à Saint-Côme d'Olt sous un soleil torride, après onze heures de marche presque sans arrêt. Mes trente-cinq kilomètres bien comptés. Je me présente à l'adresse indiquée. Un homme plutôt âgé me reçoit avec une affabilité

extraordinaire. Lui et sa femme sont venus trois fois au Québec. Ils adorent les Québécois. Ma chambre ressemble plutôt à un appartement : sise au troisième étage d'une grande maison ancienne, elle donne sur la rivière, le Lot, et la montagne en face. Tout cela, pour une somme dérisoire. Un vrai paradis! Au souper, au moment d'entrer au restaurant, deux couples de Parisiens, que j'avais connus au Domaine du Sauvage, m'invitent à leur table. Ainsi, en petits groupes, ils sont d'une agréable compagnie. Ils retournent demain à Paris. Un souper qui laisse de très beaux souvenirs. Cette nuit, je dors comme une bûche. Quand mon réveille-matin se fait entendre, je crois revenir d'une autre planète. Je me dis qu'un autre trente-cinq kilomètres ferait sûrement du bien. Le cadran indiquait 8 h. J'ai prévu une courte distance, une réservation à Estaing, la veille, le confirme. Je prends un bon petit déjeuner chez la boulangère, visite la ville, l'église et surtout son clocher tors qui attire de nombreux visiteurs. Un arrêt à La Poste va me permettre d'expédier les cartes postales qui traînent dans mon sac depuis quelques jours. Malheureusement, l'établissement ouvre ses portes à 9 h seulement.

Mes visites terminées, l'achat des timbres complété, je me dirige vers l'église pour retrouver les balises. Comme toujours, il suffit de s'adosser aux portes de l'édifice religieux pour les retrouver. Un matin absolument magnifique. Un ciel sans nuage. Et le soleil bien présent. En traversant le Lot sur le vieux pont romain, je dois prendre le premier chemin goudronné à droite. Comme je me suis arrêté pour croquer quelques photos et contempler la ville et la rivière, et que des gens sont venus me parler, je quitte ledit pont en grande conversation et je ne vois pas la toute première balise. Malheur à moi! Je poursuis ma route et j'aperçois, toujours à droite, une faible balise à moitié effacée en direction d'un chemin également goudronné. Je m'y engage sans hésitation. Ce chemin débouche sur un sentier qui s'avance dans la montagne. C'est sûrement le bon chemin. Les anciens pèlerins passaient toujours par les montagnes, c'était l'unique façon d'éviter les villageois qui se faisaient un malin plaisir de les rançonner. Jusqu'ici, je respecte la logique. Cependant, mon sentier, couvert de ronces et d'arbrisseaux, devient de plus en plus malaisé. Je dois parfois marcher à quatre pattes, car les ronces s'agrippent à mon sac ou à mon manteau roulé sur mes épaules, au point de m'empêcher d'avancer. Étourdi sans doute par l'euphorie de ma dernière journée, je peste contre ceux qui choisissent ces sentiers et je ne comprends pas pourquoi celui-ci est si mal entretenu. Parce que ses ronces sont entrelacées d'une façon si dense, autant au-dessus de ma tête que sur les côtés, il devient impossible de trouver les sorties. Je dois me rendre sur la montagne, en rampant dans ce tuyau de branches et d'épines, avant de constater mon erreur. Cet horrible sentier débouche sur une route goudronnée en face d'un château ancien sur un pic rocheux. Roquelure, indique un panneau routier. J'ouvre mon livre. Je suis à sept kilomètres au sud de Saint-Côme d'Olt, exactement en direction opposée où je dois aller. Je dépose alors mon sac, m'assois sur une pierre. J'ai presque envie de pleurer. L'image de *Felice* bien présente en ma mémoire s'impose alors très nette. Pour la première fois, je peux

poser un geste juste pour elle. Ce sentier me fait horreur, je prends donc le chemin goudronné pour revenir en arrière. À 12 h 15, je passe à côté du pont romain, je retrouve à ce point précis la balise que j'ai ratée le matin. Le gîte d'Estaing m'attend toujours, dix-huit kilomètres plus loin.

Peu après, je croise Martin, le jeune Suisse; il a tellement de la misère à marcher que je ne peux pas l'abandonner à son sort. Je l'accompagne jusqu'à Espalion, sous une chaleur accablante. Ce magnifique sentier à travers des prairies verdoyantes, à l'ombre de quelques grands chênes éparpillés dans la campagne, respire la santé. Mes yeux vont constamment du paysage à Martin, et vice versa. Même s'il ne se plaint jamais, je sais qu'il souffre énormément. Dès que mes yeux le quittent, son visage se crispe sous la douleur. En entrant dans Espalion, le thermomètre sur la place centrale indique quarante beaux degrés Celsius. Nous nous arrêtons au premier bar. Je lui offre une bière, il la mérite bien. Comme il ne peut plus avancer, il n'a d'autres choix que de s'arrêter là. Il veut aller voir un médecin pour la troisième fois depuis son départ du Puy. Je jette un coup d'œil sur les bottes qu'il vient d'enlever. Un ami lui avait fait observer, la semaine dernière, que la semelle était beaucoup trop mince pour porter son poids et les dix-huit kilos de son sac. La situation me paraît suffisamment triste, je me contente de déposer la botte sans rien dire. En quittant le bar, nous nous donnons l'accolade. Il veut toujours se rendre à *Santiago* avant le 15 octobre, je sais qu'il n'y parviendra pas. Je crains de ne plus le revoir, pourtant, Martin, c'est le genre de gars que l'on n'oublie jamais.

Avant de quitter Espalion, je me rends visiter la magnifique église de Perse. Cet édifice splendide a été construit sur les lieux mêmes où saint Hilarion a été décapité par les Sarrazins, en 730. Le bâtiment, en grès rose, est de style roman très pur : le chœur et l'absidiole de droite sont du XI<sup>e</sup> siècle, et le reste du XII<sup>e</sup>. Le clocher-mur à quatre arcades qui se dresse sur un arc de triomphe est vraiment très impressionnant. Je quitte l'endroit, content d'avoir fait le détour pour admirer cette église.

À la sortie de la ville, le randonneur ne peut s'empêcher de contempler sur une haute colline, isolée dans la plaine, le château grandiose des seigneurs de Calmont. Cet immense château de basalte a été érigé en plusieurs périodes par la noble famille, d'anciens lieutenants de l'armée de Charlemagne, sur les ruines d'une forteresse romaine, construite pour protéger la voie romaine qui passait à ses pieds. Un musée à Espalion retrace toute l'histoire de ce château. Malheureusement, j'ai peu de temps pour m'y attarder.

Compte tenu de tous ces arrêts et de la mésaventure du matin, j'arrive à Estaing vers 19 h. Le soleil couchant éclaire de mille feux le très beau château de Monsieur Giscard d'Estaing, ancien secrétaire du Général de Gaule et Président de la France. Heureusement, mon matelas est réservé au gîte municipal. Complètement épuisé, après les tâches habituelles, je m'attable au premier

restaurant rencontré, une sympathique petite crêperie. En plus de quelques crêpes, je me paie une bonne bouteille de vin de Monsieur le Président. Puis, je me traîne jusqu'à ma paillasse où je dors comme un ogre. Ne me demandez pas si j'ai ronflé...

Le lendemain, avant de quitter la ville, je prends le temps de visiter. Un petit tour rapide. Une agglomération dans laquelle le château occupe la majorité de l'espace. La richesse des hôtels, la grandeur des restaurants et le nombre de touristes qui s'y promènent montrent clairement l'importance de l'endroit. Le chemin poursuit de l'autre côté de la rivière, sur la rive gauche du Lot, d'où je suis venu. Pour la première fois, je me sens vraiment fatigué. Je m'attarde longuement sur le pont gothique qui enjambe le cours d'eau. En ce dimanche matin, la vie reprend son cours lentement. Après mes deux journées de trente-cinq kilomètres, le goût de poursuivre ma route se fait attendre. Bien assis sur un banc en face de la rivière, je pourrais y passer là le reste de la journée. Les canards qui se laissent glisser sur les eaux tranquilles de la rivière me semblent filer le parfait bonheur. Le soleil est déjà haut dans le ciel quand je fixe définitivement mon sac sur mon dos. Après quelques dizaines de mètres, l'entrain revient lentement et le sentier se met à m'avaler de nouveau.

Je pars complètement à l'aventure, sans aucune réservation. Et de plus, en ce dimanche, il est impossible de joindre les responsables des gîtes. Heureusement, le sentier se faufile à travers une châtaigneraie et l'air odoriférant de cette matinée de fin d'été me redonne vie. À un moment donné, je suis moi-même surpris de me sentir heureux sur ce chemin. À la sortie du bois, je me retrouve en face d'une plaine, et au loin, un village sur la colline : Golin hac. À proximité du petit bourg, un petit écriteau endommagé par le temps mentionne : gîte équestre à 500 mètres. Pourquoi ne pas tenter ma chance? Je me dirige vers l'endroit. En arrivant sur les lieux, une jeune fille passe à la réception par hasard. Elle consulte ses livres : une place de libre. Je n'ai qu'à écrire mon nom sur la porte-numéro cinq, me dit-elle, m'installer et venir payer la note à 19 h, à l'ouverture du bureau.

Pour une fois, je peux enfin me reposer. Je consacre mon après-midi à la lessive et au séchage du linge sous ce soleil éclatant. Dans ce petit village où rien ne bouge, ces moments de repos et d'oisiveté apaisent mon esprit et réparent mon corps endolori. Vers 17 h arrivent les trois hommes qui doivent partager ma chambre, des pèlerins de Poitiers qui se rendent à Saint-Jacques. Mes premiers vrais compagnons de marche! Nous allons souper ensemble au restaurant du camping à cinq cents mètres du gîte.

## Quand la douleur frappe...

À Golinhac, au dîner, je fais la connaissance de Michel, Jean et Joseph, trois hommes de Poitiers qui se rendent à Saint-Jacques comme moi. Une rencontre qui me plaît, car pour la première fois j'ai le plaisir de partager un repas avec de vrais pèlerins.

Nous sommes nombreux, au resto, autour de plusieurs petites tables regroupées, à raconter nos aventures du chemin. Suite à une longue marche sous un soleil étouffant, la solitude des sentiers, la fraîcheur du soir apporte aux marcheurs rassemblés une paix, une sérénité, bénéfique pour l'âme et pour le corps. Dispersés sur différentes parties du chemin tout le jour, nous nous retrouvons, le soir, attablés pour refaire nos forces autant que pour partager les incidents et les émotions de la journée. Nos propos se limitent presque uniquement au chemin. Sur la terrasse de l'unique restaurant du village, des hauteurs de Golinhac, devant ce coucher du soleil qui incendie la plaine de ses feux mourants, le seul fait de se sentir entre amis apporte soutien et réconfort, sentiments d'autant plus importants que le village manque de ressources et l'hébergement difficile à trouver. Plusieurs se préparent d'ailleurs à passer la nuit à la belle étoile.

De Golinhac à Conques, le chemin est court et bucolique, vingt et un kilomètres de petites collines, à travers champs de culture et quelques bocages. Seule la traversée de la petite ville d'Espeyrac vient rompre la monotonie de cette promenade. Bâti en amphithéâtre, avec rues pentues et ruelles en escalier, sur un promontoire rocheux, face à la vallée, ce joli bourg nous prépare déjà à la rencontre de Conques. Les liens entre les deux villes demeurent étroits, car la cité s'est construite autour d'un prieuré qui dépendait de Conques. Quant à l'église Saint-Pierre d'Espeyrac, elle rappelle le passage de la relique de Sainte-Foy qui a fait la popularité de la grande basilique au cours des siècles passés.

La vue de la ville de Conques est saisissante pour le pèlerin qui se promène dans ses rues en palier, mais elle l'est davantage pour celui qui arrive de l'est et contemple la cité médiévale du haut des collines. La ville, construite à flanc de montagne, encaissée dans une vallée étroite et profonde où coule la rivière Le Dourdou, est entourée d'une forêt de conifères dense et verdoyante. La presque totalité des bâtiments qui remontent à l'époque du Moyen Âge a conservé au cours des siècles ce même cachet ancien. L'église abbatiale Sainte-Foy, avec ses trois tours, domine tout le paysage. L'ancienne abbaye cistercienne, qui lui est adjacente, abrite une quinzaine de moines prémontrés et sert de gîte pour les pèlerins de Saint Jacques. La ville reçoit beaucoup de visiteurs en période touristique, mais n'est habitée en permanence que par quelques centaines de personnes. Conques est une étape essentielle et l'une des plus belles villes à visiter pour le pèlerin. D'innombrables trésors sont entreposés dans son musée

et dans les caves de l'abbaye : des reliquaires d'or et d'argent du VII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, des tapisseries, des tableaux et une multitude de pièces d'orfèvrerie.

Au pèlerin qui entre à Conques, tout lui rappelle son pèlerinage : l'église abbatiale, l'abbaye, mais aussi le fait qu'il faut présenter le carnet du pèlerin pour coucher au gîte. Ce petit dépliant en carton nous sert de passeport. À 18 h, on assiste à une messe, suivie d'un souper fraternel à l'abbaye et de la bénédiction des pèlerins, à 20 h 30 par le Frère Prieur, dans la petite chapelle du monastère. Exceptionnellement, en cette belle soirée du mois d'août, les pèlerins, sur présentation du carnet, ont droit à un concert de Mozart, dans l'église abbatiale.

Cet après-midi, au moment d'étendre mon linge sur les cordes, le thermomètre indique 40 degrés dans la cour intérieure du monastère où j'ai réservé un lit pour la nuit. En soirée, avant de me rendre au concert de Mozart, assis sur un banc du belvédère en face de la vallée, j'engage un long entretien avec Jenny, une jeune Américaine du New Jersey. À cause des difficultés rencontrées, elle a décidé d'abandonner les sentiers de France, pour se rendre directement à Roncevaux. Pourtant, elle me montre son itinéraire à partir de Puy-en-Velay jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle, qu'elle a planifié soigneusement, avant de quitter la maison familiale. Pour une personne unilingue anglophone, le chemin devient trop difficile. Incapable de trouver facilement des gîtes, elle a accompagné un jeune étudiant, un Britannique qui pouvait se débrouiller dans la langue de Molière. Au moment où ce dernier doit rentrer chez lui, elle écourte son pèlerinage et quitte le chemin français. Sa copine arrivera demain à Conques; après une courte visite de la ville, elles gagneront toutes deux l'Espagne. Je suis, semble-t-il, le premier francophone à lui parler en anglais, depuis plusieurs jours. La tristesse de Jenny m'a accablé durant tout le concert de Mozart.

La sortie de Conques est en soi une aventure. D'abord, le pèlerin doit descendre au fond de la vallée, traverser un vieux pont romain encore en bon état et remonter la montagne en face de la ville. La petite chapelle de Sainte-Foy, érigée à mi-côte, permettait autrefois aux marcheurs de jeter un regard panoramique sur la ville en face. Une source miraculeuse guérissait les yeux, disait-on. La forêt cache aujourd'hui le paysage et l'oratoire abandonné est ouvert à tous les vents.

Le sentier qui nous conduit vers Livinhac-le-Haut suit en parallèle le Dourdou et passe, en tous les points, par le chemin traditionnel. De colline en colline, à travers des prairies florissantes, nous atteignons Decazeville, le trou minier de la région. Plusieurs randonneurs ont étudié le parcours pour éviter de traverser cette ville minière qui n'a aucun intérêt et qui oblige le marcheur à descendre au fond d'une profonde vallée. Pour ma part, je n'ai pas trouvé de guichet pour retirer de l'argent depuis plusieurs jours. Une visite dans le secteur des banques devient donc obligatoire. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les « Houilleries et Fonderies de

l'Aveyron » et les capitaux du duc Decaze ont fait de ce petit village un grand centre sidérurgique. Une ville sans art et sans histoire s'est construite, hors de toute symétrie, afin de loger et nourrir les mineurs. Puis est venu le déclin du charbon, la municipalité s'est en partie vidée de ses habitants. Aujourd'hui, cette petite ville, apparemment prospère, s'est délestée de ses vieux bâtiments du début du siècle. Elle ne mérite pas pour autant le détour.

La chaleur et la rude montée à la sortie de Decazeville m'ont créé sans aucun doute un excès de fatigue dans les jambes. Les faibles douleurs ressenties lors de la descente des monts Aubrac n'ont cessé d'augmenter. À deux kilomètres de Livinhac-Le-Haut, je peux à peine marcher. Le souvenir de *Felice* n'atténue en rien le problème, la douleur devient insoutenable. Ma jambe droite tremble comme une feuille morte que le vent balaye. Elle peut difficilement soutenir mon corps. Je clopine péniblement sur une seule jambe, avec l'aide de mon bâton de marche. Je termine le parcours, cent mètres par cent mètres, ponctués d'arrêts et de massages continuels. Seul sur le chemin, je peux heureusement choisir mon rythme.

Alors que je traverse le pont qui enjambe le Lot, une enseigne lumineuse attire mon regard : une pharmacie de l'autre côté de la rivière. Je m'y traîne douloureusement. Le jeune pharmacien n'hésite pas un seul instant, il me tend une bouteille de comprimés anti-inflammatoires. Une double dose tout de suite, me dit-il. La grande maison de ferme où je dois me rendre est située à moins de trois cents mètres. Je parviens finalement à l'atteindre par mes propres moyens.

J'y suis accueilli par M. Robertson, un ancien enseignant à la retraite de la région de Lille en Normandie. Il a acheté et transformé cette maison pour y recevoir des randonneurs. Ce gîte, m'explique-t-il, comble le manque à gagner qu'une retraite prématurée a laissé sans ressources. D'un naturel affable, cet homme dans la cinquantaine se plaît à accueillir ses douze visiteurs et à préparer avec eux le repas du soir. En cette soirée magnifique de la fin de l'été, le souper se prend sur des tables de camping, à l'ombre de grands arbres feuillus. Sa jeune épouse et son fils de 8 ans partagent avec nous les agapes. Pour accompagner son pot-au-feu, notre hôte sort de ses caves plusieurs bouteilles d'un Bergerac velouté, délice du randonneur. Contrairement à la coutume française qui veut que celui qui paye se croise les bras et attend, ce Français ne craint pas de demander l'aide des convives pour servir et desservir la table, le tout à la mode québécoise.

Cette nuit, à cause de ma douleur à la jambe et de l'extrême chaleur, au sommet d'une tour de garde, sous un toit d'ardoises qui a emmagasiné les rayons de soleil toute la journée, je cherche en vain le sommeil. Joseph, sur le lit à côté, ne semble pas avoir plus de succès.

Au moment de quitter Livinhac-le-Haut, j'aimerais bien trouver une autre maison de ferme pour me loger. Mes amis de Poitiers m'invitent plutôt à les suivre à

Figeac. La ville, selon eux, offre un meilleur accueil. Le sentier assez sinueux nous conduit à travers une campagne paisible et de nombreux petits villages. Dans chacun d'eux, une ancienne église romane mérite un arrêt : Montredon, Guirante, Saint-Félix, Saint-Jean-Mirabel, Lunan et j'en passe. Au cours des âges, le chemin s'est enrichi de tant de monuments que je m'impose des étapes courtes afin de m'arrêter à tout ce qui attire mon regard.

Un soleil de plomb et une souffrance dans les jambes m'obligent à des visites fréquentes dans les cimetières pour y remplir mes gourdes. En France, dans ces lieux paisibles, le pèlerin trouve une eau potable qui vivifie. Les Français ont un tel respect pour leurs ancêtres qu'il ne viendrait jamais à l'un d'eux l'idée de donner à ses mânes une eau contaminée. Quelle douleur de simplement penser qu'il pourrait rendre son ancêtre malade avec une eau de mauvaise qualité! Non, cette possibilité doit être écartée. Dans les cimetières français, on trouve toujours une eau limpide pour arroser les fleurs et remplir les contenants les plus variés des randonneurs.

J'arrive à Figeac sous une chaleur torride avec toujours cette douleur lancinante des muscles supérieurs de mes jambes. Cette ville de France, à cause de sa situation géographique, est reconnue pour ses températures extrêmes en hiver comme en été. En ce 28 août, ses habitants l'admettent volontiers, la ville ressemble à un four au point que, même pour s'y promener, le randonneur privilégie les ruelles ombragées. Le centre-ville conserve son cachet de l'époque médiévale. Les vieilles maisons à arcades, les fenêtres gothiques et les cheminées coniques, tout nous rappelle le passé glorieux de la cité. Lors de ma visite de la ville, je me suis arrêté à la maison, aujourd'hui transformée en musée, de Jean-François Champollion. On peut y observer les travaux du célèbre et génial traducteur des hiéroglyphes d'Égypte.

À la sortie de l'église Notre-Dame-du-Puy, le principal bâtiment religieux de la ville, un sans-abri, pieds nus, assis sur les marches du portique, attire mon attention. Une excellente occasion de me débarrasser de mes sandales dont les boucles de métal risquent d'endommager mon sac de couchage. L'homme semble très content de les recevoir. Après quelques pas de danse pour s'assurer qu'elles lui conviennent bien, il se jette dans mes bras pour une accolade sans retenue. Malgré quelques relents de bon vin et d'autres odeurs imprécises, je me fais un plaisir de l'étreindre un moment et de causer avec lui. Je le quitte pour entrer chez le marchand de chaussures afin de me procurer d'autres sandales qui ne risquent pas de déchirer mon sac à dos.

Michel a réservé une chambre à trois pour son groupe de Poitiers et une chambre individuelle pour moi. Triste situation : leur chambre à l'arrière donne sur une cour silencieuse alors que la mienne, à l'avant, fait face à un pont sur le Célé, la rivière qui traverse Figeac. Toute la nuit, une abondante circulation de camions me tient en alerte et malgré des bouchons dans les oreilles, les coups

de freins ou de klaxons ont raison de mon sommeil. À mon lever, cette nuit d'insomnie prépare mal mon départ pour les trente et un kilomètres qui me séparent de Cajarc, ma prochaine destination.

Figeac se trouve à une croisée de voies historiques : celle qui rejoint Cahors par Cajarc et le causse de Limogne; celle qui aboutit au même endroit par les vallées du Célé et du Lot; celle enfin qui, avec l'essor du culte marial, faisait le détour par Rocamadour. Mes compagnons de route privilégient la première voie, celle qui passe par le causse de Limogne. Me fiant à leur expérience, je décide de les suivre. Sur cette dernière, dès la colline du Cingle, devient apparent ce que nous ressentions hier : le dessèchement du paysage. C'est cependant à partir de Beduer que l'évidence du changement s'impose. Bordé de murets de pierre, entouré de prés semés de pierre, ponctué de construction de pierre, notre chemin s'enfonce dans un monde minéral où même la végétation, piquante et drue, semble s'y pétrifier. D'énigmatiques dolmens gardent un long silence... Étape longue et sèche, la descente vers Cajarc!

Une journée plutôt pénible! Ces trente et un kilomètres de sentiers rocailleux et de descentes abruptes exigent des efforts trop grands pour mes jambes malades. À vrai dire, j'aurais aimé terminer le trajet en marchant sur les mains. Le massage des muscles, les exercices de rotation ou d'étirement, les arrêts fréquents, sur tout le parcours, rien ne contribue à diminuer la douleur. J'entre à Cajarc uniquement à coups de volonté avec une seule idée en tête : m'arrêter à la première pharmacie. La jeune pharmacienne, enceinte de huit mois sans nul doute, saisit une potion magique à la portée de la main. Dans trois jours, me dit-elle, mon mal va disparaître comme par enchantement. Je lui souhaite de donner naissance à un bel enfant et je m'assois dans le premier parc rencontré pour enduire mes jambes de cette pommade miraculeuse.

Question d'économiser nos sous, Michel a réservé deux chambres dans un petit hôtel à l'extérieur de la ville. Au premier regard, c'est une oasis d'une grande tranquillité. Mais le lendemain, au lever, nous tirons tous les quatre les mêmes conclusions : les apparences étaient trompeuses. Si l'hôtel respirait le calme à notre arrivée, il en fut tout autrement au début de la nuit. Le va-et-vient incessant et les autres bruits entendus ne laissent aucun doute, cet hôtel servait à n'en point douter pour *la petite couchette*, si l'on veut utiliser une expression du pays. Bref, c'était tout bonnement un bordel. Un bel environnement pour des pèlerins qui se rendent à Saint-Jacques!

Est-ce que ce sont les bruits de la nuit ou les discussions de la veille qui ont alimenté notre réflexion? Dès le lever, Michel me conseille de quitter leur groupe. Aucune malice dans ce geste. La situation dans laquelle nous vivons, celle qui consiste à m'insérer dans un groupe déjà constitué, ne me convient pas vraiment. Tous nous partageons le même avis, il me sera plus facile, seul, de trouver un gîte qui me plaît. Au cours de la nuit, la même conclusion s'était

imposée à mes yeux avant qu'il ne m'en parle. Nous nous quittons, le matin, en bons amis.

À la sortie de Cajarc, peu de randonneurs circulent sur le chemin. Après la visite de la chapelle de La Madeleine, que les gens de là-bas appellent « la Capelette », et un coup d'œil au château de Gaillac, je ne rencontre personne de la matinée. Après plusieurs nuits sans sommeil, complètement isolé sur ce sentier du causse de Limogne, j'ai l'impression de dormir sur le chemin, d'autant plus que le temps est couvert et que la solitude invite à la rêverie. Le causse ou le plateau calcaire du Massif central est une région désertique : le sol sec et aride rend la culture presque impossible, étant donné que l'eau de pluie s'infiltrerait rapidement dans les fissures du sol, créant des gouffres et des lacs souterrains. Tout au long du parcours, entre des falaises blanches de calcaire, je peux apercevoir à maints endroits des dolmens, des *garriottes* ou des *cazelles* : ce sont de toutes petites maisons de pierres pour une seule personne, construites en forme de cône, qui servaient autrefois d'abri pour les bergers ou les gardiens de troupeaux. Au XIV<sup>e</sup> siècle, 80 % de la population qui vivait dans ces régions a été emportée, lors des grandes pestes qui ont ravagé l'Europe. Le pays est devenu alors progressivement désertique.

J'arrive à Limogne-en-Quercy peu après le dîner. La douleur dans mes jambes a sensiblement diminué. Je marche sans trop de difficulté, mais je sais qu'un bon repos leur fera du bien. La dame du bar qui gère le petit gîte m'affirme qu'il lui reste quelques lits disponibles; cet arrêt va me permettre de m'y reposer en paix. Je suis à peine installé que les nuages éclatent, déversant une pluie rafraîchissante qui dure tout le reste de la journée. Au souper, Jean, un publiciste de Paris, m'invite à l'accompagner au restaurant. Nous nous retrouvons huit autour de la même table, de nouveaux amis qui vont m'accompagner pendant plusieurs jours.

Sur l'autre table de mon resto, deux couples disent voyager avec l'aide de l'agence *Pèlerine* qui réserve tout pour ses clients : restaurants, hôtels, voitures pour transporter les bagages, etc. Chaque matin, ô surprise, un responsable de l'agence leur remet des feuilles sur lesquelles toutes les activités sont inscrites. Il suffit de suivre les directives à la lettre et le voyage se déroule sans incident et sans défi. Jean, le publiciste, avec son air narquois, demande à la dame, sa voisine, si l'agence a indiqué l'heure où elle doit faire *pipi*. Ces gens, malgré notre incrédulité, défendent l'idée que c'est la façon moderne de faire le Chemin de Saint-Jacques. Pour nous qui marchons sous la canicule, avec nos sacs et la crainte de ne pas trouver un toit pour dormir, leur jeu, si futile soit-il, se limite à une vulgaire mascarade du pèlerinage.

Après une bonne nuit de sommeil, soucieux de protéger mes jambes, je me dirige le lendemain vers Vaylats, chez les Filles de Jésus. Une petite randonnée de douze kilomètres qui me réconcilie définitivement avec le chemin. Ce dernier,

une ancienne voie romaine parfaitement rectiligne, n'offre aucune difficulté. Ma guérison progresse chaque jour. En dépit de mes soixante-deux ans, j'arrive au couvent, frais comme un jeune homme. À la réception, la religieuse m'accueille avec simplicité, m'indique ma chambre, sise au sommet d'un donjon de cet ancien château forteresse. Le souper sera servi à 20 h, après la messe et les vêpres. Ce petit bourg, perdu au milieu des champs, ressemble plus à une simple agglomération de maisons qu'à un village. Impossible d'y trouver à boire ou à manger. Pendant les treize heures qui séparent le déjeuner du souper, je dois me contenter de quelques cacahouètes qui traînent au fond de mon sac.

Le couvent des religieuses, le seul bâtiment d'une certaine importance dans le petit bourg fut, jadis, une ancienne *domerie* des Templiers. Au cours des ans, il a servi de monastères à différentes communautés religieuses. Aujourd'hui, peu habitée, le couvent sert d'infirmerie pour les religieuses âgées et de gîtes pour les pèlerins. Au souper, une religieuse, sachant que je venais du Canada, s'informe de ses consœurs du couvent Kermaria, sur le boulevard Saint-Louis à Trois-Rivières. Ces dames s'attristent de devoir quitter bientôt leur maison religieuse où elles ont passé la majorité de leur vie. Les entrées de nouvelles religieuses se faisant très rares, leur établissement semble perdu et sans ressource dans cette région agricole.

Ce premier septembre, en quittant Vaylats, mes difficultés paraissent surmontées. Les douleurs aux jambes ont complètement disparu. Je dois une fière chandelle aux deux pharmaciens français qui m'ont permis de poursuivre mon chemin. Aguerri par cette épreuve, je me dirige vers Cahors pour un tout nouveau pèlerinage.

## Le plaisir de marcher

Le soleil n'est pas encore levé quand je salue mes hôtes, après un petit-déjeuner copieux. La fraîcheur se fait sentir et je préfère endosser mon manteau. À la sortie du village de Vaylats, je retrouve la voie romaine qui conduit vers Cahors. Les gens de la région appellent cette piste, le chemin de Varaire, une simple abréviation de *via romana*. Cette route, abandonnée aujourd'hui à cause de son étroitesse qui ne convient plus aux véhicules motorisés, fut utilisée pendant des millénaires. Au Moyen Âge, elle servait surtout aux muletiers qui transportaient le sel de la mer vers le continent. Un long vingt-cinq kilomètres où je ne traverse aucun village, ne vois personne, seulement absorbé par mes rêveries. Loin de l'ennui, cette apparente monotonie aiguise mon attention aux infimes changements qui petit à petit marquent le paysage. La terre se fait moins ingrate. Plantée de vignes, tachetée ici et là de hautes pinèdes, elle est presque verdoyante dans la vallée de Cieurac.

Cette région de la France est très ancienne. Les menhirs que le marcheur peut apercevoir de temps en temps en sont une preuve. Habitée par les Cadurques au temps des Romains, elle a résisté longtemps aux armées de Jules César. La capitale, Carduca ou Cahors, était célèbre à cause de sa source d'eau limpide qui jaillit au pied de la falaise, jet d'eau intarissable qui alimente encore aujourd'hui la ville en eau potable. Près de la caverne, les chercheurs ont retrouvé des traces de vie humaine, vieilles de 40 000 ans avant notre ère.

La dernière partie du chemin s'achève par une longue montée vers un promontoire, aride et balayé par les vents, qui surplombe la ville de Cahors. Quelle belle vue de la ville! Le Lot qui prend la forme d'un « u » enferme en quelque sorte la vieille ville, faisant d'elle une presqu'île. Si la ville moderne déborde aujourd'hui des anciennes murailles, il est facile de comprendre qu'à une époque reculée, avec les faibles moyens que possédaient les armées d'alors, cette cité médiévale mettait toutes les chances de son côté.

Aujourd'hui, les bâtiments anciens renferment des pages et des pages d'histoire. Peu de traces subsistent de la première cathédrale bâtie en 650. Cahors, une ville ravagée à tour de rôle par les Vikings, les Sarrasins et les Huns, s'est constamment relevée. Elle a tenu tête aux Anglais durant la guerre de Cent Ans et n'a jamais cédé devant le siège d'Henri IV, le futur roi de France. La liste des hommes célèbres nés en son sein serait trop longue à énumérer, qu'il suffit de nommer le pape Jean XXII et le tribun républicain Gambetta, dont les souvenirs demeurent très présents dans cette ville.

Les époques anciennes ont laissé bien des vestiges, à commencer par des parties de rempart sur la rive du Lot. Aujourd'hui, Cahors attire les visiteurs par ses ruelles étroites, l'architecture de ses vieilles maisons, mais surtout par la cathédrale Saint-Étienne, majestueuse avec ses deux larges coupes romanes

et sa nef immense qui fait d'elle l'une des plus grandes églises de France. Le visiteur devrait également s'attarder à la sobre église languedocienne qui remonte au XII<sup>e</sup> siècle, au palais de Pierre Duèze, le banquier, frère du Pape et à la Tour de Jean XXII, qui a servi de résidence à la célèbre famille. Le vieux pont Valentré, un exemple remarquable de l'architecture militaire lors des guerres franco-anglaises, mérite lui aussi une visite. Avec ses six grandes arches gothiques, ses trois tours crénelées, il a découragé bien des assaillants. Ni les Anglais, ni Henri IV n'osèrent l'attaquer.

J'arrive à Cahors sans aucune réservation. À l'Office du tourisme, la jeune fille me conseille de me présenter à la Résidence des Jeunes Travailleurs, une sorte d'auberge pour les jeunes sans logement dont une partie est réservée aux pèlerins de Saint-Jacques. Je me retrouve dans une petite chambre de deux lits superposés, avec Gilles, le directeur des travaux publics de Paris, Iseult, l'étudiante alsacienne et Veronik, une grande Allemande de vingt ans qui fait à vélo, Fribourg-Santiago. Jean, le publiciste de Paris, qui couche dans la chambre d'à côté, m'amène visiter la ville, ses vieux quartiers qu'il connaît bien, et nous aboutissons vers les 21 h dans un excellent petit restaurant de la vieille ville où il faut déboursier un peu plus que d'habitude, mais le repas en vaut bien la peine.

Pour le pèlerin qui quitte Cahors, la montée de la colline à la sortie du pont Valentré est aussi raide que la descente vers la ville a été abrupte. En plus des marches taillées dans le roc, les responsables ont fixé des tiges de métal auxquelles le randonneur peut s'agripper. Avec le sac à dos et le bâton de marche, la tâche demeure ardue. Mais à cœurs vaillants, rien n'est impossible.

Les vingt-cinq kilomètres qui séparent Lascabanes de Cahors n'offrent pas de difficultés particulières. Le pèlerin traverse le Quercy blanc, pays moins sec, moins inhospitalier que les causses mais où les coteaux conservent sur leurs flancs le reflet des roches calcaires. Les villages agricoles ne sont ni grands ni nombreux, mais à la différence des terres pastorales que nous quittons, ces petits bourgs avec leurs maisons resserrées et leurs ruelles étroites, une placette ici et là, donnent l'impression d'une étonnante cohésion. Les vallées sont rectilignes, drainées par de petites rivières. L'itinéraire proposé passe par les coteaux sur de beaux chemins blancs en crête, inondés de lumière.

Le facteur *chien* demeure un élément important à considérer pour la partie française du chemin. À chaque petit bourg que je traverse, je fais la connaissance d'au moins une bonne dizaine de ces protestataires. Dès que le premier animal nous aperçoit, il met en mouvement ce que certains marcheurs appellent : la fanfare canine. Tous les chiens aboient à gorge déployée, mais manifestent rarement des signes de méchanceté. Certains se donnent des airs d'autorité et exigent que l'on négocie le passage. Dans cette négociation, le bâton en général joue un double rôle : il stimule l'agressivité du chien tout en le tenant à distance. Dans les régions agricoles, les aboiements du chien

déclenchent tout un bal, une véritable symphonie sonore : du plus petit au plus gros, chacun y va de ses airs favoris, pendant que le coq et les poules jouent les sopranos et les vaches se prennent pour de grosses basses. En ville, les klaxons des voitures viennent briser ces mélodies et la race canine fait montre de moins d'enthousiasme, retranchée derrière des panneaux, porteurs de messages, que l'on retrouve devant toutes les entrées de cours :

Propriétaire gentil  
avec  
chien méchant

J'arrive à Lascabanes, au début de l'après-midi, dans un petit gîte tout neuf. Une escale bien reposante. Comme le bourg n'a ni restaurant ni centre d'alimentation, toutes les ressources viennent du gîte. J'y suis accueilli par une jeune dame qui joue tous les rôles : en plus de la réception, de l'entretien et de la préparation des repas, elle doit trouver un toit pour les marcheurs en trop, vu que le milieu manque de chambres à louer. Or, en ce bel après-midi, le gîte reçoit le double de pèlerins qu'il peut contenir. Parmi eux, trois hommes qui s'arrêtent à tous les bars. Bien connus des autres marcheurs, ils sont généralement d'humeur agréable. Mais avec le soleil qui tape sur la tête, la boisson aidant, ils semblent se plaire à mettre en évidence « l'anarchie française », comme se plaît à le répéter l'un d'eux. Inutile de dire que la jeune patronne, malgré sa bonne volonté, est débordée de toutes parts. À quelques reprises, je tente de l'aider. Mais au nom du principe très cher qui veut que celui qui paie se croise les bras, un ami à mes côtés me conseille de ne pas intervenir. Cette jeune mère de famille doit s'occuper en plus de son fils de trois ans qui ne cesse de l'accaparer. Au moment où j'entends la dame crier que « les plombs vont sauter », je donne un grand coup de pied dans *le principe très cher*. Avant qu'un malheur n'arrive, j'amène l'enfant dans le carré de sable et pendant plus d'une heure, assis ensemble sur le sol, nous construisons d'éphémères châteaux. Quand le père vient chercher son fils, je ne demande plus de permission à personne, j'aide la mère à mettre la table et à trancher le pain. En soirée, au moment de quitter le gîte, avec beaucoup de discrétion, la dame vient me remercier. Elle a grandement apprécié le geste. Comme quoi même les coutumes les plus ancrées peuvent changer.

Rien n'est plus agréable que de reprendre la route, après un repas en famille et une bonne nuit de sommeil dans ce bourg tranquille. La première ville rencontrée, Montcuq, tire son nom de l'expression latine *le mont du coucou*. Le site est plein de poésie. Sur une colline verte qui domine le cours de la Barguelonnette et les vignobles de chasselas, les rues médiévales, parfois en escalier et toujours pentues, montent à l'assaut du dôme rocheux couronné d'un donjon solitaire, vertical, rectiligne, fait d'une tour et d'une tourelle rectangulaires.

En ce matin tout frais, parcourir Montcuq offre un vrai régal, une escale rafraîchissante. À la sortie de la ville, la poésie ne me quitte pas pour autant. À mesure que je descends vers le sud, les ruisseaux grossissent, se transforment en petites rivières, le calcaire blanc est recouvert d'une terre argileuse et arable, tandis que les vallées se parent d'un vert manteau. Entre cultures céréalières et le champ de melons, je frôle des lambeaux de forêt remplis de fraîcheur. Après l'ancien château de Charry et la chapelle romane de Rouilhac, je passe à proximité de la butte du petit village de Montlauzon sans trop m'apercevoir que je quitte la région du Lot pour celle du Tarn-et-Garonne.

Je m'arrête à Lauzerte, fasciné par cette ancienne place forte du Moyen Âge. Cette bastide, visible de très loin, sise sur un piton rocheux, surveille depuis le XII<sup>e</sup> siècle la route Cahors-Moissac. Longtemps propriété des comtes Raymond de Toulouse, la ville connut les atrocités de la Guerre de Cent Ans et des guerres de religion. Cette cité s'ouvre aujourd'hui comme un grand livre d'histoire : des maisons du XIII<sup>e</sup> siècle à façade de bois et fenêtres géminées, d'autres de la Renaissance à fenêtres à meneaux, d'autres enfin formant une partie des remparts. Avec ses pierres blanches, ses colombages, ses rues descendantes très inclinées, son chemin de ronde qui mène à la place des Cornières, cette cité ancienne émerveille le visiteur, tout en lui offrant une vue imprenable sur la plaine qui s'étale à ses pieds.

Édifiée après la fondation de Lauzerte, l'église avec son retable doré apparaît comme un chef-d'œuvre de l'art baroque. Du haut des remparts, près de la citadelle, elle domine la campagne environnante avec son clocher étincelant au soleil.

Après une brève visite de la ville, avec mes deux compagnons de marche, Monique, une analyste financière de Lille et Gilles, un directeur des travaux publics de Paris, nous partons à la recherche d'un restaurant pour le souper. Une surprise nous attend. En ce lundi, le seul restaurant de la vieille cité est fermé. Les Français jeûnent au début de la semaine. Je me propose, vu la bonne condition de mes pieds, pour aller seul vers le centre d'alimentation à la recherche de nourriture, à trois kilomètres, en bas, dans la plaine, près de la route principale, parce que Monique cultive une large ampoule et Gilles ressent de sérieuses douleurs aux jambes. Rien à faire. Ces valeureux pèlerins qui ont planifié de se rendre à Saint-Jacques, malgré leurs maux de pieds, tiennent à m'accompagner. Après un sympathique vingt-cinq kilomètres de marche, quelle joie de descendre de la montagne, d'acheter de la bouffe et de remonter sur la montagne pour le souper! Nous faisons le trajet en sandales, bien relaxes, en donnant toute latitude à la conversation. Heureusement, peu de randonneurs ont suivi nos traces de telle sorte que nous sommes presque seuls dans le gîte. Nous consacrons le début de notre soirée à nous cuisiner un bon repas et à boire une excellente bouteille de vin du Cahors.

La vingtaine de kilomètres qui séparent Lauzerte de Moissac ressemble à une longue promenade dans un jardin fleuri. La végétation qui nous entoure est désormais luxuriante. En ce début de septembre, sur les coteaux, les grappes bleues du chasselas pendent lourdement à la vigne. Après la petite chapelle Saint-Sernin, une merveille du XI<sup>e</sup> siècle, et le village de Durfort-Lacapelette, nous débouchons sur la plaine du Tarn. Nous traversons alors des vergers à perte de vue. Le sentier, nullement monotone, est rempli d'odeurs et de couleurs les plus variées. Nous nous approchons lentement de Moissac, à peine fatigués.

Avant d'arriver à la ville, nous apercevons le Tarn, ce fleuve tranquille, né dans le Massif central au pied du mont Lozère, encaissé entre les causses. Il franchit trois cent soixante-quinze kilomètres, avant de venir se jeter dans la Garonne, en aval de la ville.

La ville de Moissac fut construite autour de son abbaye. Le roi Clovis ayant vaincu les Wisigoths et perdu mille cavaliers voulut bâtir l'abbaye aux mille moines. Ce monastère devenu prospère fut ravagé par les musulmans en 732, puis deux siècles plus tard par les Normands qui remontaient la Garonne, enfin par les Huns qui le rencontrèrent sur leur passage. À partir de 1047, l'abbaye est rattachée au monastère de Cluny et devient une escale obligée sur le Chemin de Saint-Jacques de Compostelle. Au XVII<sup>e</sup> siècle, le monastère perd de son importance. Les moines fuient cette ville devenue trop prospère et trop bruyante. La Révolution en fait une caserne de soldats. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les ingénieurs de la SNCF songèrent à le détruire pour y faire passer une ligne de chemin de fer. Aujourd'hui, la visite du cloître et du musée qu'il renferme attire chaque année des milliers de visiteurs.

L'ancien couvent des Carmélites, sur la colline en face du cloître, a été rénové et transformé en gîte pour le pèlerin. C'est là que je reçois le meilleur accueil de tout le chemin français. Dès que l'on peut s'identifier comme un vrai pèlerin, le comité de réception met tout en œuvre pour rendre notre séjour agréable : de petites chambres pour deux ou individuelles, des installations de qualité qui répondent bien aux besoins des marcheurs. Le souper et le petit déjeuner sont également fournis au gîte, pour une somme modique.

Autant le gîte a été agréable, autant le sentier qui va suivre va l'être également. Notre guide présentait deux chemins, celui qui passe par les collines et celui qui longe le canal du Midi, le long du Tarn. Je choisis le sentier sur le bord du canal et je ne l'ai jamais regretté. Il s'agit en fait d'un sentier de hallage qui remonte aux siècles passés. À cette époque, les barges à fond plat qui circulaient sur le canal étaient tirées, soit par des chevaux, soit par des bœufs. Cette méthode devenue désuète, les sentiers ont conservé le même attrait, car de grands platanes y ont été plantés sur tout le parcours pour que les bêtes reçoivent un peu d'ombre durant leur travail. Comme le canal est peu utilisé aujourd'hui, une promenade sur ses rives invite à la douceur de la songerie. Sur huit kilomètres,

le pèlerin n'est distrait que par le chant des oiseaux, le sillage des hérons qui glissent sur les eaux paisibles du canal et les reflets des rayons de soleil à travers les larges feuillus qui bordent le canal.

Le sentier, après la traversée du Tarn, s'éloigne de la Garonne tout près, s'avance dans la campagne verdoyante à la recherche de la petite chapelle Sainte-Rose et du village de Malausc et revient vers un autre canal, le Golfech. De l'autre côté du cours d'eau, le pèlerin aperçoit déjà la forteresse d'Auvillar sur les hauteurs. Une autre bastide pour surveiller la circulation sur la Garonne. Cette cité médiévale, l'une des plus belles de la région, mérite qu'on s'y attarde longuement. Perché sur une terrasse au-dessus de la Garonne, le bourg d'Auvillar offre un panorama splendide sur le fleuve et la plaine. Au cœur de la vieille ville, les hautes demeures des sombres ruelles, les vieilles maisons du XV<sup>e</sup> siècle construites sur des arcades, le palais des Consuls, l'ancien couvent des Carmes, une halle circulaire sur colonnes, la Tour de l'Horloge et l'église Saint-Pierre, tous ces bâtiments nous donnent une véritable leçon d'architecture et d'urbanisme.

C'est à regret, mais avec de belles images en tête que le pèlerin traverse la Garonne pour regagner la campagne française et l'une des régions agricoles des plus prospères, la Gascogne.

## La Gascogne

La Gascogne était autrefois un duché français qui s'étendait de la Garonne jusqu'à l'Atlantique en descendant vers les Pyrénées. Les anciens habitants de cette région venaient des Pays basques, car ils s'appelaient Bascons en français, Gascons en provençal (la langue d'oc) et Vascons en espagnol. Si l'on fait abstraction de la prononciation, le mot a la même origine latine *vasco*. Cette région est typique et possède de nombreux traits communs : unité de sol formé de débris (sable et cailloux, provenant du Massif Central et des Pyrénées), unité linguistique (la langue d'oc), unité raciale (même type d'hommes, petits, bruns, fiers et braves). Nous sommes au pays d'Artagnan, des Trois Mousquetaires et de tous ces valeureux gentilshommes qui savaient s'exprimer l'épée à la main.

Aujourd'hui, la partie de la Gascogne que traverse le sentier s'appelle le département du Gers. Une vaste plaine constituée de petites collines qui favorisent la culture de la vigne, du melon et du maïs. Le parcours y est fort reposant, mais les villages sont clairsemés, et l'hébergement difficile à trouver. Il importe de rester à l'affût de tout ce qui peut servir de toit.

Selon mes habitudes, plutôt que de m'arrêter au gîte municipal d'Auvillar, je me dirige vers une maison de ferme à la sortie du village de Saint-Antoine. Au téléphone, madame Dupont me dit que son gîte est complet, mais que je peux y venir quand même. Cette année, beaucoup de randonneurs réservent une place, mais ne se rendent jamais à leur rendez-vous. À mon arrivée, effectivement, le bâtiment de ferme qui fait office de gîte est rempli. La dame qui ne semble pas du tout prise au dépourvu par ce contretemps marmonne entre ses dents qu'il faut profiter de la manne pendant qu'elle passe. À moins d'objection, je peux utiliser le divan dans le salon de sa maison privée avec Georges, un randonneur de Lyon. Quelle aubaine! Nous disposons d'une salle de bain, alors que dans le gîte, les randonneurs n'ont à leur disposition qu'un seul utilitaire pour vingt-quatre personnes. Ce manque de sanitaire semble plutôt la norme en France. En dépit de cette pénurie, chacun réussit toujours à satisfaire ses besoins, même s'il faut, à l'occasion, accepter certaines concessions. Comme dit le livre, *le pèlerin ne demande rien, n'exige rien, il se contente de ce qu'on lui donne*. Je reconnais que parfois l'obole ne pèse pas lourd.

Après une bonne nuit passée au salon, je reprends le sentier en direction de Lectoure. Un trente kilomètres à travers des champs de maïs, de melons et toujours des flancs de collines remplis de vignes. L'ancien chemin, plutôt rectiligne, correspond à la route goudronnée actuelle alors que le sentier va en zigzaguant pour éviter l'asphalte très détesté des randonneurs. Ce chemin en lacet traverse le village de Flamarens où il est possible d'admirer un très beau château. Cette demeure princière, bâtie sur l'emplacement d'un ancien camp

romain en haut d'une colline qui domine la plaine, était la fierté des gentilshommes gascons.

Cinq kilomètres plus loin, sur une autre colline, la ville de Miradoux doit son existence elle aussi à une bastide du XIII<sup>e</sup> siècle. À cette époque, l'hôpital Sainte-Madeleine était tenu par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et sur la partie la plus élevée subsistent les ruines d'un *Temple* des Templiers. D'autres traces de ces moines soldats existent encore sur le sentier. Ainsi, les restes du vieux château de Gachepouy, sur un piton rocheux au milieu de la plaine, témoignent du passage des pèlerins, car le randonneur peut apercevoir du sentier une grande coquille Saint-Jacques sur le fronton principal.

Ainsi, de château en château, Lacassaigne, Sainte-Mère et Rouillac, j'arrive à Lectoure, une grande ville, qui fut un oppidum préhistorique, la capitale des Lactorates. Les Romains en firent une place forte qui devint la cité administrative de l'Aquitaine. Au XV<sup>e</sup> siècle, les comtes d'Armagnac y construisirent leur château. Cette ville républicaine a fourni sept généraux à la Révolution; le plus célèbre, le général Lannes, servit sous Napoléon. Aujourd'hui, l'imposante cathédrale Saint-Gervais occupe l'emplacement d'un temple gallo-romain de Cybèle. J'aurais aimé la visiter, mais on y célébrait un service funèbre et seuls les invités pouvaient pénétrer dans l'enceinte. D'autres beaux édifices rappellent également son passé glorieux : l'Hôtel de Ville du XVII<sup>e</sup> siècle, le palais des évêques et la résidence du maréchal Lannes.

J'ai réservé une chambre dans un Relais Saint-Jacques, situé juste aux pieds des murailles à côté du sentier. Cet établissement, moitié-hôtel, moitié gîte municipal, ferait figure de modèle pour l'accueil et les services fournis aux randonneurs. Malheureusement, c'est le seul que j'ai connu.

Comme les pieds de mes compagnons de marche leur causent des problèmes, nous avons décidé de couper la prochaine étape de trente-quatre kilomètres en deux et de nous arrêter à La Romieu. Le sentier fait alors un détour comme s'il allait à la rencontre des pèlerins qui venaient de Rocamadour. Ce site exceptionnel se trouve au carrefour de deux vieux itinéraires, celui de Rocamadour bien sûr, mais aussi de l'ancienne voie romaine qui descendait d'Agen.

Cette belle cité médiévale a été construite autour du monastère des Bénédictins, dès le X<sup>e</sup> siècle. La présence des remparts laisse deviner que les moines devaient servir de protection aux pèlerins qui descendaient du nord. La collégiale et le monastère conservent encore leurs cachets d'antan ; dans le cloître, un musée fournit de nombreuses informations sur l'histoire du Chemin, de la ville et de la région. Je suis monté au sommet de la tour qui abrite le clocher pour y admirer le panorama. Splendide! Tout autour, une plaine remplie d'une végétation abondante! Cette petite agglomération semble aujourd'hui un peu

perdue au milieu des champs, ce qui constitue sans doute une partie de son attrait.

Je trouve un lit dans le gîte municipal, une vieille maison du XI<sup>e</sup> siècle, avec cour intérieure et escalier en colimaçon, où il faut emprunter une ruelle étroite, sans éclairage, pour s'y introduire. Comme il n'y a qu'un seul restaurant et que les prix sont plutôt élevés, nous nous mettons à quatre pour concocter un repas de pâtes arrosé d'un bon vin de Gascogne.

De Lectoure à Condom, le sentier connaît bien des sinuosités, mais peu de dénivelés. Quelques petites collines viennent rompre la monotonie d'un chemin relativement plat. Pour les randonneurs aux pieds malades, cette promenade d'une quinzaine de kilomètres se veut une journée de repos.

Condom tire son nom, non pas de la petite pièce de caoutchouc que chacun connaît, mais plutôt de l'expression celte *condate dum*, ville confluent. La rivière Baïse en effet coule à travers la municipalité et permet la circulation maritime avec la Garonne. Cette cité, de moyenne grandeur, possède un passé très lointain. Dans la falaise calcaire qui domine la ville, les chercheurs ont trouvé des traces d'hommes préhistoriques. Des grottes creusées par l'érosion permettaient sans doute aux premiers habitants de se protéger des dangers de l'extérieur. La ville doit sa croissance au fait que la rivière, navigable depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, a favorisé le commerce avec la région. La cathédrale Saint-Pierre construite dans un style gothique flamboyant demeure sans contredit le plus bel édifice de la ville et pour cette raison mérite le détour.

Nous logeons dans le gîte municipal, un grand gîte ouvert à tout vent. Avant de partir pour la messe du soir, nous apercevons un pèlerin qui se cherche un matelas, malgré un écriteau à l'entrée indiquant *complet*. Je l'invite à rencontrer la personne responsable qui pourra sûrement lui trouver un lit ailleurs. Ce randonneur semble si peu posséder les caractéristiques du marcheur : souliers de tennis, petit sac à l'épaule. De plus, il paraît perdu dans les brumes de quelque hallucinogène. Un doute, quant à la nature de *son pèlerinage*, agite mon esprit. Au retour de la messe, le doute a disparu, le faux pèlerin aussi, et deux appareils photo également. Monique s'est fait subtiliser le sien dans son sac, placé juste à côté du mien. L'histoire se répète : la meilleure façon pour le loup d'entrer dans la bergerie, c'est de se déguiser en mouton.

Le lendemain, 9 septembre, le départ se fait dans la tristesse. Il pleut abondamment et Monique a décidé de se rendre à la gendarmerie pour enregistrer le vol, sinon les méfaits risquent de se renouveler. Gilles, à cause de ses problèmes de pieds, doit s'arrêter chez le médecin. Avant de partir, nous nous donnons l'accolade, car nous ne nous reverrons plus. Nous marchons ensemble depuis cinq jours et encore une fois, je me retrouve seul. Trente kilomètres à parcourir pour atteindre Eauze et cela, sans aucune réservation.

Je ne déteste pas marcher sous la pluie, quand il ne vente pas trop. C'est même agréable. Ce matin, j'ai l'impression d'avancer comme une mule, sans penser, sans rêver, simplement marcher. Je me retrouve vers 11 h à Montréal (sur le Gers) comme par enchantement. Une belle petite ville, propre, bien aménagée. Je cherche un petit bar pour prendre une bouchée. Rien. Le dimanche, tout est fermé. Sous les arches de la préfecture, je grignote des cacahouètes à l'abri de l'intempérie, quand Georges, le Lyonnais, m'y rejoint et me donne la moitié d'un melon qu'une fermière vient de lui offrir en traversant son champ. Ses pieds tiennent le coup, il ira voir un médecin à Eauze, demain, lundi. Au sortir de la ville, la pluie a cessé.

Je voulais visiter Séviac, une ancienne cité romaine dont les fouilles archéologiques ont permis d'exhumer des trésors du début de notre ère, mais je ne réussis pas à trouver le chemin qui m'y conduira. J'ai cherché en vain les indications. En consultant mon guide, je me rends compte qu'il aurait fallu que je prenne une déviation avant d'entrer dans la ville, mais il pleuvait tellement, je n'ai rien vu. Au milieu de l'après-midi, j'avance dans un drôle de tunnel. En fait, il s'agit d'une ancienne voie ferrée abandonnée au début des années soixante. De grands arbres ont grandi de chaque côté de la voie et les cimes de ces arbres se rejoignent pour former une voûte. Quelle sensation de marcher dans un tel sentier, seul, avec ce soleil timide qui commence à percer les nuages et les branches des arbres!

Dans une trouée de mon tunnel, un petit écriteau annonce : Estoubet, gîte équestre pour pèlerins, à quatre cents mètres. Comme je n'ai rien réservé, ce panneau un peu défraîchi attire ma curiosité. Je quitte le sentier pour y jeter un coup d'œil. Magnifique! Il s'agit d'un gîte équestre pratiquement inoccupé, tenu par des Hollandais. Et quelle gentillesse, quelle générosité envers le pèlerin! Deux jeunes enfants, un garçon de 6 ans et une fille de 8 ans me conduisent à leur mère qui me fait visiter les lieux. Pendant que je fais ma lessive, Georges arrive, suivi de près par Monique. La Providence a voulu que nous soyons encore réunis. Au souper, nos hôtes réussissent à créer une véritable atmosphère de famille en compagnie de leurs quinze invités. Pour couronner le tout, nous pouvons déguster un excellent armagnac pour faciliter la digestion, à la fin du repas. Pour le coucher, nous avons droit à une chambre individuelle. Un vrai luxe sur le chemin! Et quelle nuit paisible à la campagne!

Après un bon déjeuner à la mode hollandaise, je retrouve *mon tunnel* avant le lever du soleil. Qu'il est agréable de marcher ainsi dans la pénombre et la fraîcheur du matin! Pour une fois, nous avançons tous les trois, Monique, Georges et moi-même, côte à côte, extasiés devant la beauté du lieu. À la sortie de ce dernier, la ville d'Eauze se présente à nous dans toute son étendue. Cette cité très ancienne avait été la capitale d'un groupe basque, les Eluzates, d'où le nom de Eluza qui se transforma au cours des âges en Eauze. Les Romains en

avaient fait une ville fortifiée qui a connu tant de guerres qu'il est difficile aujourd'hui de situer l'époque des différents monuments. Eauze doit aujourd'hui sa renommée à son titre de *Capitale de l'Armagnac*. Les vignes de la région servent principalement à produire cette boisson dont la distillation remonte au Moyen Âge, suite à l'importation des alambics de cuivre arabes. Les Gascons principalement apprécient cette boisson de leur terroir.

Entre Eauze et Nogaro, le sentier serpente durant dix-huit kilomètres entre des vignes du meilleur armagnac, deux immenses champs de maïs et trois petites forêts de chênes. Cette promenade à travers champs nous amène à l'entrée tout à fait magistrale de la cité. La route, construite sur une ancienne voie romaine, horizontale et rectiligne, bordée de platanes, ressemble à un tapis goudronné qui se déroule sous nos pieds. La ville elle-même, un petit bijou d'urbanisme, se définit comme une croisée de chemins. Cette ancienne cité romaine, au carrefour de grands axes routiers, a conservé la symétrie que lui ont donnée ses fondateurs. Les rues comme les maisons sont particulièrement bien aménagées. Seul inconvénient : le bruit d'une piste de course automobile à proximité, le circuit Europe 3000, ne cesse de bourdonner à nos oreilles. Mais le tout s'arrête à la tombée du jour. Le centre sportif, à la sortie de la ville, qui devait nous servir de gîte est occupé par un groupe de jeunes et leurs moniteurs. Monique se tourne alors vers moi : « Nous allons coucher à l'hôtel. On prend une seule chambre, cela coûtera moins cher ainsi. C'est comme cela entre pèlerins, en France. » Sa suggestion me surprend d'abord, mais si c'est la coutume... Heureusement, nous trouvons une chambre à deux lits et nous connaissons une nuit très paisible.

En ce matin du 11 septembre, le ciel d'un bleu magnifique au moment où nous quittons Nogaro, est loin de laisser présager qu'une tragédie se prépare de l'autre côté de l'Atlantique.

Vers 10 h, je croise un couple de Marseillais qui a fait le *camino francés* l'an dernier. Désireux d'en connaître davantage, je poursuis la conversation avec eux. Notre bavardage est particulièrement néfaste : nous manquons une balise essentielle et nous nous retrouvons en pleine campagne sans aucun point de repère pour nous orienter. Perdu dans un immense champ de maïs, je me laisse guider par Hervé, le Marseillais, qui ne cesse de répéter :

(oui, oui, je l'ai, c'est bon. On y arrive).

Penché sur ses cartes routières, il semble si sûr de lui que je crois toujours qu'il a raison. Finalement, la sauce se gâte et la situation s'envenime. Une discussion entre lui et sa femme, commencée comme une chanson, tourne rapidement au vinaigre. La moutarde leur monte au nez. L'orage éclate. Les gros mots et les insultes fusent de toutes parts, signes avant-coureurs de la tragédie. Avant d'être témoin impuissant d'un drame passionnel qui va retarder ma marche, je fais volte-face pour revenir en solo à la dernière balise bien identifiée. Rendu à la

petite chapelle où j'ai perdu ma trace, comme d'habitude, je m'adosse au portique, et là sur la droite, j'aperçois la balise. Notre faute : nous sommes sortis du lieu sacré par la mauvaise porte, celle de gauche et le bavardage incessant du couple a nui à ma concentration. Bilan de l'événement : un six kilomètres qui s'ajoute...

Peu après, le sentier reprend sur une longue ligne droite surélevée, une ancienne voie romaine. Seul, sur le sentier, mes rêves me ramènent souvent en arrière, à l'époque de mes études classiques. Je me revois, absorbé, feuilletant de gros dictionnaires latins, en train de traduire l'un des sept livres de Jules César, *La Guerre des Gaules*. Je m'imagine le Grand Jules, à la tête de ses légions, déambulant dans un tintamarre de piétinements de chevaux, de roues de chariots, et de martèlement de douze mille sandales de bois qui frappent en cadence les dalles de ces mêmes voies romaines. Sûrement que le passage d'une légion romaine de six mille hommes devait impressionner la population gauloise. Durant ces années de ma jeunesse, j'admirais beaucoup Labienus, l'homme de confiance de César, qui commandait la dixième légion. Ce lieutenant, au jugement sûr, ne perdait jamais ses ressources, même dans les situations les plus dramatiques. Les hasards de la guerre ont voulu qu'il meure en héros dans une embuscade tendue par les Germains. Bien des années plus tard, assis sur le rebord du lit de mes fils, avant qu'ils ne s'endorment, je me plaisais à leur lire les récits de ces Gaulois qui ne se gênaient pas pour défier le Grand Jules. Mes enfants adoraient ces aventures d'Astérix, d'Obélix, et de tous les autres noms en *ix*. Aujourd'hui encore, sur ces mêmes chemins rocaillieux, il m'arrive parfois de me retourner, croyant entendre derrière mon dos une de ces voix du passé :

(Des Romains, des Romains...)

En après-midi, lors de la descente d'une colline, quelle surprise! J'aperçois pour la première fois les Pyrénées qui se profilent à l'horizon. Je m'arrête pour contempler les montagnes, pendant que je sens l'émotion grandir en moi à l'idée d'arriver déjà à la frontière espagnole. Mes yeux ne cessent de se tourner vers le sud comme l'aimant vers le nord. C'est donc vrai, je vais bientôt frapper aux portes de l'Espagne. Ce nouveau panorama me donne un regain de vie. Georges, le Lyonnais, a réservé une chambre à *La Castera*, dans une maison d'un ancien village protohistorique. La dame accepte de nous prêter une petite maison voisine de la sienne et de nous servir le repas du soir, à la condition d'être au moins trois. Je vais donc me retrouver sur cette colline très connue des gens de la région avec Georges et Monique, mes deux aimables compagnons de marche. Notre point de ralliement : la place centrale de Barcelone près du camping. Au moment de passer près d'un premier camping, je me fais à l'idée qu'il y en avait un deuxième, près de la ville de Barcelone-sur-le-Gers, vu que le cours d'eau traverse la municipalité. Erreur fatale : un gentil monsieur sur la place du marché m'explique qu'il n'y a qu'un seul camping, à trois kilomètres d'ici, près du sentier d'où je viens. Je fais donc demi-tour et reviens sur mes pas.

Quand j'arrive sur la haute colline de *La Castera* à 18 h 30, je suis exténué. Mes deux erreurs de parcours m'ont fait franchir quarante-deux kilomètres. Je sors à peine de la douche que notre hôte, une dame âgée, vient nous avertir de nous rendre tout de suite à sa maison, de terribles événements viennent de se produire. Et c'est là dans cette petite maison de pierres que nous assistons en direct à la chute des deux tours du World Trade Center de New York.

La dame nous a préparé un excellent repas, mais l'appétit nous a quittés complètement. Cette septuagénaire, apeurée par l'avènement d'une troisième guerre mondiale, comme le prédisent certains journalistes, ne réussit pas à maîtriser sa nervosité. Nous avons beau essayer de lui expliquer que cet événement garde pour le moment un caractère local, qu'il concerne avant tout les États-Unis, rien ne peut empêcher les tristes souvenirs de sa jeunesse de remonter constamment à sa mémoire.

Le lendemain, attristés par les événements, nous nous quittons tous les trois avec la promesse de nous écrire. Monique vient me reconduire jusqu'au bout du promontoire, me soutirant la promesse que je vais lui envoyer un mot, dès mon arrivée au Canada. Cette fois, il s'agit bien d'un adieu définitif, car elle doit ménager ses forces pour se rendre jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle. Georges, de son côté, doit s'arrêter chez un médecin. Ce n'est pas la première fois que ses pieds le font souffrir, mais hier, la douleur trop intense l'a forcé à déposer le sac souvent. La difficulté pour trouver des gîtes, à mon avis, n'est pas étrangère à son problème physique. Chaque fois que quelqu'un souffre dans son corps, il suffit de gratter un peu pour apercevoir derrière cette douleur, une désillusion, une diminution dans la motivation, une baisse d'intérêt, ou encore toute autre perturbation étrangère comme une difficulté de relation interpersonnelle ou une mauvaise nouvelle venue de la famille. Le chemin exige un don total, un sacrifice de tous les instants. Tout élément nouveau qui vient perturber cette exigence crée souvent un problème physique. Vue de l'extérieur, cette réflexion peut sembler sans fondement, pourtant, à maintes reprises, d'autres pèlerins ont tiré les mêmes conclusions que moi.

Le Chemin est semé de ces adieux où, à la tristesse de l'absence sans retour se mêle toujours un faible espoir de se revoir.

## Le Béarn

Le Béarn joue le rôle de trait d'union entre la Gascogne et le Pays basque. Ce duché frontière, longtemps déchiré par ses voisins belliqueux, sortit de l'oubli avec l'avènement du roi Henri IV qui, de simple petit duc, devint par alliance Roi de Navarre et finalement Roi de France. Annexé par Louis XIII au royaume de France, cet ancien petit état obtint un statut particulier qu'il a conservé jusqu'à aujourd'hui. Ce département s'est joint par la suite à celui du Pays basque pour former un gouvernement régional qui siège dans la ville de Pau et donne à cette région de France une certaine autonomie qui fait bien des envieux.

Après mon départ de *La Castera*, je me retrouve tout de suite aux portes d'Aire-sur-l'Adour, une grande ville au passé historique très chargé. Au V<sup>e</sup> siècle, cette place forte fut la capitale des Wisigoths avant que Clovis, roi des Francs, remporte en 507 une victoire décisive sur les Ariens commandés par Alaric. Par la suite, les comtes d'Armagnac en firent la capitale de l'Aquitaine. Depuis le pèlerinage de l'évêque Godescalc, cette ville est devenue une escale importante pour les pèlerins, à cause du culte voué à sainte Quitterie. Cette jeune princesse d'Espagne aurait été décapitée par les Wisigoths en 476, et depuis ce temps, les habitants de la région vénèrent ses reliques. Aujourd'hui encore, les statues de cette sainte se retrouvent à maints endroits dans la ville. En plus d'avoir un piédestal de choix dans la cathédrale, une église ancienne porte son nom et un monastère a été construit à sa mémoire, où il est possible d'admirer un magnifique sarcophage.

La traversée d'une ville, hormis la visite des églises et des musées, offre peu d'attraits. Avec son sac à dos, son bâton et des vêtements souvent défraîchis, le marcheur habitué au silence des sentiers, en plus d'offrir une image anachronique, doit subir le bruit des klaxons, le mouvement des voitures et se concentrer sur les passages piétonniers, ce qui exige une concentration constante et obnubile toute forme de réflexion. C'est avec joie donc que je quitte Aire-sur-l'Adour pour le silence de la campagne. Et quel silence pour cuver ma tristesse et ma solitude! Seul encore une fois, je dévore le sentier à travers des champs de maïs qui se succèdent sans cesse. Trente kilomètres de champs de maïs. Oh! Il y a bien ici et là quelques bocages, un flanc de colline couvert de vignes, mais si je lève les yeux et que je jette un regard circulaire... Du blé d'Inde partout! Et, pour comble de malheur, je m'égare au moins cinq ou six fois. Il suffit que la roche ou le poteau sur lesquels repose la balise aient été enlevés ou déplacés par les fermiers du coin, et je suis cuit. Perdu! Je ne sais par quel miracle mes pas finissent toujours par rejoindre le sentier. La Providence veille sur les pèlerins, dit-on, mais certains jours, elle ne chôme sûrement pas. Bien des fois, aujourd'hui, j'aurais voulu être ailleurs. Mais *Felice* sait que je marche pour elle, je continue... Dure la promesse!

Miramont, mon premier village, se pointe après vingt kilomètres de champs de blé d'Inde. Un beau village qui domine la plaine et qui surveille la croissance du maïs. Monique doit s'y arrêter. La tentation est grande d'en faire autant. Mais je n'ai plus le choix : mon plan d'étapes, préparé avant le départ, indique déjà trois jours de retard. Je dois enfoncer l'accélérateur. Les pieds des autres ne peuvent plus me servir d'excuses.

Au début de l'après-midi, je rattrape Michel, Jean et Joseph, les hommes de Poitiers. Ils ne sont pas seuls. Des membres de la famille de Joseph sont assis avec eux en train de casser la croûte. Joseph se détache du groupe et vient à ma rencontre. Il veut me parler seul à seul, m'apprendre la triste nouvelle : un médecin l'oblige à s'arrêter. Nous avons connu le même mal de jambes, avant d'arriver à Livinhac-le-haut, nous sommes allés ensemble à la pharmacie et comme me l'a prédit la future maman, pharmacienne, mon mal est disparu après trois jours. Pour Joseph, la situation s'est plutôt aggravée. Tout effort pour marcher entraîne de très vives douleurs et parfois la souffrance devient franchement intolérable.

J'aime bien cet homme bon et généreux, qui s'exprime toujours avec douceur et adore marcher seul, isolé de tout groupe. Il n'a jamais caché qu'il accomplissait ce pèlerinage pour nourrir son âme assoiffée de valeurs religieuses. Nous avons fait souvent des bouts de sentiers ensemble quand nos pas se sont croisés au hasard du chemin. Son métier d'enseignant et son goût pour les lettres nous rapprochaient et alimentaient des conversations faites de parcelles de réflexion, d'échange d'idées ou de points de vue. Son propos ne semblait jamais dans la banalité. Ce pèlerin qui part, c'est déjà un ami, un frère qui s'en va...

Nous revenons vers le groupe bras dessus bras dessous. Joseph me présente à sa famille, puis nous nous donnons l'accolade avant de nous quitter. La coutume veut que, sur le chemin, l'on se donne l'accolade comme des frères, sans distinction de sexe, à bras le corps, et que l'on serre fort. C'est un geste vrai, complet et entier, qui ne souffre pas de demi-mesure. Tous ceux qui ont vécu le chemin à fond vous le diront : cette authentique vérité qui anime le pèlerin se transmet autant par le contact du corps que par toutes autres manifestations de la pensée ou du cœur. Ceux qui donnent la main du bout des doigts ou effleurent la joue d'une dame d'un petit bec charmeur ne font pas encore partie du chemin. Les pèlerins s'aiment d'un amour plus robuste.

Au moment de partir, Michel m'offre de prendre la place de Joseph. Des réservations pour trois personnes ont déjà été prises pour les cinq prochains jours selon des étapes réparties assez également. Joseph tient à ce que je prenne sa place, et cela, avec l'accord de Jean et de Michel. Nous nous connaissons mieux. Je les ai croisés chaque jour sur le sentier depuis mon départ du groupe, je sais que tout ira bien maintenant. J'accepte volontiers.

Dorénavant, ma recherche de gîte est terminée, un toit m'est réservé à chacune des étapes jusqu'à la frontière espagnole

Finalement, en jetant un regard en arrière, je me rends compte que cette difficulté de trouver des gîtes comportait des éléments positifs : d'une part, cette situation m'a tenu sur le qui-vive et m'a permis de rester très attentif à tout ce qui se vivait sur le chemin; d'autre part, les maisons de ferme, les gîtes équestres et même le centre sportif m'ont permis de très agréables rencontres. Ces soupers autour d'une table commune où chacun raconte ses péripéties du jour laissent en ma mémoire les plus beaux souvenirs de mon séjour en France.

Quant aux derniers dix kilomètres de champs de maïs, nous les parcourons à trois. Le sentier reprend la route goudronnée qui traverse trois petits villages : Sensacq, Pimbo et Boucoue. Dès le premier, nous nous dirigeons vers le cimetière pour remplir nos gourdes. Comme vous le savez déjà, c'est auprès de ces grands disparus que l'on retrouve la meilleure eau en France. Ainsi revigoré, je trouve un plaisir nouveau à marcher avec Jean et Michel. Nous entrons dans Arzacq-Arraziguet, l'un derrière l'autre, savourant cette ravissante fin d'après-midi de septembre. En prime, un gîte tout neuf de trois lits par chambre nous attend pour une nuit reposante et bien méritée.

Ce matin, 13 septembre, je pars sans aucune réserve de nourriture. Plus de cacahouètes ou fruits séchés. Rien. Hier, en passant devant l'épicerie, nous nous informons de l'heure de fermeture du magasin. « À 19 h comme d'habitude », nous répond gentiment une dame. Nous nous rendons, à 18 h 30, pour faire nos emplettes. Tout est fermé. Le garagiste à côté nous affirme qu'il ouvrira ses portes à 8 h le lendemain matin. Donc, à 7 h 50, je m'approche de l'épicerie pour refaire le plein. Deux dames lavent les planchers. « On ouvre à 9 h », me lancent-elles du fond de l'établissement. Aucune envie de *poirotter* encore une heure. La matinée bien fraîche, le soleil à peine levé, d'autres champs de maïs m'attendent avec impatience. « Je trouverai sur le chemin », me dis-je en bouclant mon sac pour le départ. Or, une fois sur le sentier, la bonne nouvelle : le royaume du blé d'Inde se transforme en d'autres cultures plus agréables à contempler; la mauvaise nouvelle : aucune épicerie. Même Louvigny et Larreule, de jolis petits bourgs avec leur église romane, ne possèdent pas de centre alimentaire. Inutile de compter sur Jean et Michel, car le matin, en se quittant, ils m'ont informé que le fils de Jean vient leur rendre visite aujourd'hui et qu'ils vont faire route ensemble, à pied ou en voiture. Donc, aucune oreille n'entendra mon appel au secours, ma condition de pèlerin au ventre creux risque de perdurer...

À midi, j'ai beau boire de l'eau à satiété, fréquenter tous les cimetières, le manque de vitamine commence douloureusement à se faire sentir. En traversant Uzan, je parcours, les jambes molles, toutes les ruelles à la recherche de nourriture. Non seulement aucune épicerie ne se présente à ma vue, mais

encore aucun habitant ne se pointe le museau. Une agglomération morte. De fait, dans ces petits bourgs, souvent les gens vont travailler à la ville le jour et reviennent le soir coucher à la maison. À l'approche de 13 h, je fais mon deuil de toute nourriture. Je me sens comme un chameau dans le désert. Je dois absolument tenir le coup, il me faut franchir mes vingt-huit kilomètres l'estomac vide. À ce moment, par hasard, un petit panneau fixé à un piquet de clôture bat au vent: 200 mètres, fruits et légumes. Une maison de ferme, peu visible du chemin, sise au bas d'une colline, ouvre ses portes aux randonneurs. Poussé par la faim, j'accours le plus rapidement possible. Une fermière très affable a installé parasols, tables et chaises de jardin devant sa maison et converti son salon en petite épicerie de dépannage. En un tour de main, bananes, pommes et pêches apparaissent devant moi, accompagnées d'un bon verre de vin du pays. Puis suivent de larges morceaux d'une tarte aux myrtilles et d'une autre aux pommes qu'elle a cuisinées elle-même. Cette dame vient de me sauver la vie.

Ainsi revigoré, j'accélère le pas et rejoins Michel, Jean et son fils, à quelques kilomètres à peine de Arthez-de-Béarn. Ils me racontent que Michel a réussi à rejoindre le fils de Jean par téléphone cellulaire, qui s'est occupé d'acheter des vivres, pour eux aussi la besace à provisions sonnait creux. De mon côté, sans moyens techniques à ma disposition, j'ai encore une fois fait confiance à la Providence qui s'est chargée de venir en aide au pauvre pèlerin que je suis.

Décidément, ce jeudi 13 septembre, la malchance ne lâche pas prise. En arrivant au gîte, à deux pas de la mairie, nous constatons que ce dernier offre des services minables : matelas défoncés, cuisine minuscule, et une seule toilette à aire ouverte (douche, lavabo et toilette dans la même pièce sans séparation) pour vingt-cinq randonneurs. Et le tout dans des conditions de salubrité épouvantables. De tous les sens sollicités, l'odorat surtout nous invite à terminer rapidement l'ouvrage déjà commencé. À la recherche d'une alternative, nous allons sonner au seul hôtel de l'endroit. Complet. Il faut donc prendre notre mal en patience. *Un pèlerin ne demande rien, n'exige rien, il prend ce qu'on lui donne.* Mais tous ne se rendent pas à Saint-Jacques. Dans le gîte, le ton monte et les propos qui s'y tiennent n'ont pas tous reçu la bénédiction céleste. Pour calmer les esprits, la vieille dame infirme, responsable du gîte, nous affirme que des rénovations vont avoir lieu dès novembre, que la mairie a déjà accepté les plans d'aménagements des lieux. Mince consolation pour le pèlerin actuel!

Comme un malheur n'arrive jamais seul, les deux restaurateurs ont décidé de fermer leur porte ce soir. La raison? Aucune. Nous sommes un jeudi, et non un lundi, jour de relâche pour la restauration à la grandeur du pays. Une excellente partie de *foot* à la télé, prétend un loustic. Selon Jean, le publiciste, parisien de surcroît, la France a parfois de ces sautes d'humeur imprévisibles et les Français, d'autre part, ne cesseront jamais de nous étonner. Heureusement, la boulangère, et sa jolie aide de camp se mettent à la tâche pour ravitailler les vingt-cinq marcheurs épuisés et affamés. Elle chauffe si bien son four à pain

pour nous préparer des pizzas maison que les plombs sautent. Le résultat : vers 21 h, nous dégustons une excellente assiette italienne, arrosée du vin du pays, le gars du bar ne se faisant pas prier pour nous refiler quelques très bonnes bouteilles, à la condition d'y mettre le prix. Finalement, cette journée mouvementée se termine dans la gaieté la plus cordiale comme il arrive souvent à la suite d'épreuves communes partagées entre amis.

Le matin, après un départ qui sent le sauve-qui-peut, une pluie fine se met à nettoyer nos habits souillés et à chasser lentement les odeurs du gîte. Déjà, l'approche des Pyrénées montre ses premiers signes et le paysage se transforme. Dépassé le petit village de Maslacq, j'entre dans une forêt dense réservée à la chasse. La montée vers la colline de Notre-Dame-du-Muret, un petit sanctuaire du XIII<sup>e</sup> siècle, exige des efforts que je commençais à oublier. J'adore marcher seul dans ces sous-bois. Au cours de l'avant-midi, je ne rencontre qu'une seule personne, un chasseur, qui semble s'adonner davantage à la marche qu'à la chasse. Puis, dans la vallée, la ville de Sauvelade apparaît comme une oasis. Une belle petite ville entre deux forêts! Que fait-elle là, perdue, égarée? Je l'ignore. Après une courte visite à l'église romane, je reprends le bois pour le reste de l'après-midi. Les averses se font de plus en plus espacées. Après trente-deux kilomètres de pluie, j'arrive vers 16 h à Navarrenx, bien lavé, les poumons pleins de ces bonnes odeurs de la forêt.

Navarrenx, ancienne capitale du royaume de Navarre et patrie du roi Henri IV, est encore ceinturée de remparts presque de tous les côtés, ce qui donne un cachet particulier à cette ville. L'entrée dans cette cité médiévale séduit le pèlerin par ses aspects pittoresques. Le chemin arrive du côté nord traversant une ville plus moderne, Méritein, qui fait office de banlieue à cette ancienne place forte. Sur les hauteurs, je longe des ruines, des fortifications qui protégeaient les remparts. En descendant vers la ville, j'ai tout le loisir d'observer l'ensemble du système de défense. Je franchis ensuite les murs d'enceinte, la tour de guet et mes pas suivent tout naturellement la seule grande rue qui mène à la place centrale. Autour de celle-ci, s'élèvent les édifices principaux : la chapelle royale, la mairie, les bureaux administratifs et plusieurs terrasses ou restaurants qui ont, au cours des ans, fait leur niche dans de grandes demeures des nobles de l'époque ancienne.

Notre gîte, celui de la municipalité, situé dans un ancien monastère des Bénédictins, au-dessus de l'Office du tourisme, ressemble à nos dortoirs de collège, quant à sa dimension et à la manière dont les lits sont rangés. Pour y parvenir, il faut traverser l'Office du Tourisme, ou emprunter un long couloir avec arcades et colonnades, franchir une cour intérieure, monter un large escalier en colimaçon et, tout en haut, sous le toit, une vaste salle s'ouvre à tout venant. Aux deux extrémités, une salle de bains à aire ouverte, qu'un simple rideau de douche sépare des yeux indiscrets. Comme nous sommes une quarantaine de

personnes à partager les lieux, il s'y fait un va-et-vient incessant. La discrétion et la diligence semblent heureusement se marier avec un certain bonheur.

À l'heure de la messe, dans la chapelle royale, parce qu'aucun membre du clergé ne se trouve sur place, un historien du lieu nous donne une conférence sur le roi Henri IV. Avec une simplicité que l'on retrouve rarement dans de tels cas, cet homme très versé dans sa science présente une fresque imagée de cette époque devant un auditoire d'une vingtaine de randonneurs. Après quarante minutes appréciées du public, il nous invite à partager une coupe de vin avec quelques notables dans la cour du presbytère, juste à côté. Au cours de l'échange, une dame, sachant que je suis Canadien, s'approche pour me parler de sa fille unique qui fait carrière au Canada, comme premier violon dans l'orchestre symphonique d'Ottawa.

Pour mettre une touche finale à cette magnifique journée, la patronne du restaurant près du gîte nous prépare un repas *personnalisé*. Cette femme, qui n'est jamais sortie de Navarrenx, dont les parents et les grands-parents ont été propriétaires de ce restaurant, prend un vif plaisir à nous faire goûter à sa cuisine, à ses vins préférés, et ce, pour une somme modique. Je ne me rappelle pas du tout de la composition des plats et du nom des vins que nous avons ingurgités. Un seul souvenir me reste : le retour au gîte bras dessus bras dessous, certaines difficultés à monter l'escalier en colimaçon et quelqu'un qui vient à notre rencontre pour nous inviter à plus de silence. Puis, le temps d'un clin d'œil, Morphée, le dieu du sommeil, m'amène au pays des rêves.

Le lendemain matin, en franchissant la porte Saint-Antoine, je sais que nous allons quitter le Béarn au cours de la journée. En effet, après avoir traversé une forêt d'une dizaine de kilomètres, le donjon du château de Mongaston apparaît au faite d'une colline. Cette place forte, entourée d'une muraille fortifiée, avait pour office la surveillance de la frontière entre les deux pays. L'édifice imposant m'attire par sa beauté et l'élégance de son architecture. Je monte sur la colline pour une courte visite. Effort inutile : une simple feuille de papier sur la porte centrale indique que le château est fermé momentanément à cause de travaux de réfection. De ces hauteurs, cependant, quel paysage magnifique ! Les verdoyantes collines du Pays basque montent en cascades vers le sommet des Pyrénées. Loin de me décourager devant le chemin à parcourir, la vue de ce panorama m'invite à avancer et à découvrir ce nouveau pays.

## Le Pays basque

Un simple ruisseau, au pied du château Mongaston, sépare le Béarn du Pays basque. Une séparation apparemment anodine, et pourtant tout devient différent : les collines se font plus imposantes, les termes basques apparaissent sur les panneaux routiers et les grandes maisons blanches, ornées de pierres rouges, remplacent les petites habitations des fermiers béarnais. Le pèlerin, sans le savoir, a soudain l'impression d'entrer dans un autre pays. La réalité ne trompe pas. Depuis des milliers d'années, ce peuple d'une origine inconnue des nations européennes occupe les deux versants des Pyrénées. Différent par ses traits physiques, ses habitudes, sa langue et ses coutumes, ce peuple non officiellement reconnu constitue une race typique de la vieille Europe. Ma rencontre avec ces gens fort sympathiques et quelque peu méconnus demeure l'un des plus beaux moments du chemin.

Michel avait réservé à la ferme Bohoteguya, une grande maison qui peut accueillir une douzaine de personnes. Malgré la gentillesse et la générosité de ce couple âgé, qui selon certains n'ont de basque que le nom, le décor n'est pas vraiment invitant. Pour une fois, nous entrons sur une ferme encore en opération, ce qui signifie que pour se rendre à la maison, il faut se frayer un passage entre les poules et les cochons. Même si les animaux ne pénètrent pas dans le dortoir, leur présence se fait constamment sentir. En d'autres mots, l'ouïe et l'odorat, continuellement sollicités, jouissent d'une importance capitale. Semblable à ceux des gîtes communaux, le dortoir serait classé comme acceptable; de leur côté, les lieux d'aisance laissent vraiment à désirer. Il faut une certaine dose de courage pour s'y aventurer. Quant à l'hygiène générale à l'heure des repas, il vaut mieux fermer un œil pour savourer le fumet du pot-au-feu. Comme c'est généralement le cas en France, le vin est excellent, ce qui permet de noyer quelques soupçons. Finalement, à ma connaissance, aucun ne se porte malade et nous reprenons la route sans regret, le lendemain, heureux d'en sortir. Personne, sur le chemin, ne manifeste le désir de revenir le soir suivant.

En quittant la ferme, nous entrons de plain-pied dans le Pays basque. De village en village, de colline en colline, le sentier serpente dans des décors d'une grande beauté. La fierté de ces gens se voit de mille manières : des fermes propres, des instruments aratoires bien rangés, et de belles maisons blanches toujours bien entretenues. Sur le sentier, le randonneur peut là aussi observer des changements : des barrières de métal pour le passage des animaux s'ouvrent et se ferment sans aucune difficulté ; des balises d'un format nouveau (sous forme de bornes en cône) apparaissent soudain; et la coquille, symbole du chemin de Saint-Jacques, multiplie sa présence. Les Basques ne négligent rien pour accueillir des étrangers et se plaisent à rendre leur séjour agréable.

Au fur et à mesure que le pèlerin progresse, il traverse de très jolis villages : Aroue, Oihaiïby et Larribar. Une marque distinctive : dans chaque bourg,

un mur imposant s'élève sur la place centrale, le fronton pour le jeu de la pelote basque. La pratique de ce sport reste une coutume bien vivante au sein de la population. Chaque jeune, garçon et fille, doit s'y adonner obligatoirement. Régulièrement, des compétitions sont organisées entre les agglomérations, une manière de maintenir les liens entre les différentes régions du pays.

Le sentier, dans le Pays basque, ne connaît pratiquement plus d'espaces plats. Les collines prennent du volume et les Pyrénées qui s'élèvent au sud ont engendré à leurs pieds une multitude de petites montagnes. Après la rivière La Bidouze, une première montée s'impose à la vue, le mont Gibraltar. Cette montagne, en forme de piton rocheux, fut jadis le point de rencontre des trois chemins qui venaient du nord : celui de Tours, celui de Vézelay et celui du Puy-en-Velay. Depuis 1964, une stèle en forme de croix basque indique précisément le point de jonction des trois voies.

La montée du mont Gibraltar présente certaines difficultés, non pas uniquement à cause de la forte pente, mais plutôt par la constitution elle-même du roc. Cet immense bloc de pierre est complètement dépouillé de végétation. Phénomène géologique ou atmosphérique, la pluie semble l'avoir lavé de toute terre. Ce midi, un groupe de randonneurs s'y sont donné rendez-vous. À les voir peiner, il est facile d'observer que cette montagne comporte des exigences et qu'un marcheur peu entraîné risque d'y laisser des sueurs. Parvenu au sommet, je m'assois sur une pierre pour grignoter des cacahouètes, sur le versant opposé au groupe. Un temps couvert laisse filtrer des rayons de soleil, créant ainsi des puits de lumière qui illuminent ici et là les collines qui ondulent en bas. De cette hauteur, les grandes habitations basques ressemblent à de minuscules maisons de poupée qu'un Dieu inconnu, d'une main nonchalante, aurait distribuées à tout hasard à travers les vallées. Ce panorama continuellement changeant ne cesse de me fasciner.

C'est à ce moment-là que Jean-Luc, un Français probablement, arrive devant la stèle, à quelques mètres de moi. De lui, je ne connais que le nom. Tête blanche comme la mienne, marcheur solitaire, nos pas se sont croisés cinq ou six fois. À chaque occasion, nous échangeons quelques mots, sans plus. Je respecte son besoin de solitude. En l'apercevant, je lui montre une pierre devant moi. Une invitation à s'asseoir. Il plonge sa main dans le sac de cacahouètes que je lui présente et dépose son sac à dos en silence. Son regard s'attarde un moment sur la vallée à nos pieds. « Magnifique! Magnifique ! » Puis il sort un bout de pain et une rondelle de fromage qu'il se met à découper, m'offrant un premier morceau. Pendant qu'il mange, nous échangeons quelques propos sans importance sur le sentier, la température ou la beauté du paysage. Cet endroit absolument splendide m'enlève le goût de soulever mon sac et de repartir. Soudain, le regard perdu au loin, Jean-Luc se met à raconter une histoire comme s'il se parlait à lui-même :

« Sur ce chemin, je ne puis pas faire deux pas sans penser à mon fils. Je le vois constamment, j'entends continuellement sa voix derrière mon dos. Des fois, j'ai l'impression que je pourrais le toucher. Il rôde partout où je passe, il met ses pieds dans mes pas et me suit sur les talons à tout instant. Il y a dix ans, je me suis séparé de ma femme, Pierre avait alors quinze ans. Je crois que ce divorce a bouleversé sa vie. Pendant cinq ans, j'ai essayé par tous les moyens de lui faire comprendre la situation. J'ai tenté à plusieurs reprises de lui parler. Je l'ai invité au restaurant et je lui ai même écrit une lettre pour tout lui expliquer. Il n'a jamais voulu entendre quoi que ce soit. Puis, un bon jour, il est parti avec sa mère pour habiter une autre région. Depuis on ne s'est jamais revus... »

Ces derniers mots s'écrasent dans sa gorge, comme étouffés par l'émotion. Ses yeux se remplissent d'eau. Je m'approche et dépose ma main sur son épaule. Au contact de mes doigts, ses larmes redoublent d'ardeur et la digue éclate. Ce ne sont plus quelques pleurs, mais un torrent qui monte du plus profond de lui-même. Debout à ses côtés, impuissant devant l'expression d'une telle douleur, je laisse passer l'orage jusqu'à ce que la dernière goutte rende l'âme. Puis, s'étant essuyé les yeux, il se lève et m'ouvre ses bras. Nous nous donnons l'accolade longuement. Après avoir ramassé nos effets, ajusté nos sacs à dos sur nos épaules, nous repartons vers le bas de la montagne, en silence, l'un derrière l'autre. L'image de mes deux fils de 21 et 24 ans s'impose alors à mon esprit; tout l'après-midi, mes pensées se tournent constamment en leur direction. Heureusement, avec mes gars, une telle situation ne risque pas de se produire, la communication entre nous trois circule facilement. À la première croisée de chemin, je continue vers la gauche, lui vers la droite.

Je traverse la ville d'Ostabat sans m'arrêter, jetant simplement un coup d'œil aux enfants qui jouent sur la place du marché en face de l'église. Ces jeunes, au teint foncé, à la chevelure très noire, attirent mes yeux par leur regard : des tisons de braise d'où jaillit une fierté qui anime leurs moindres gestes. De vrais petits Basques pure laine! Comme le gîte était complet, Michel avait réservé trois lits à la ferme Gaineko Etxea, sur le bord du sentier, à deux kilomètres de la sortie de la ville. La grande maison basque, sise sur le flanc de la colline, offre une vue splendide sur la vallée et sur le mont Gibraltar. Lucie, notre hôtesse, nous reçoit avec beaucoup d'affabilité, s'informant auprès de chaque arrivant de son nom, de son lieu d'origine et des motifs qui l'amènent sur le chemin; le tout, avec tact et cordialité. Cette dame, encore dans la quarantaine, se fait un point d'honneur de retenir nos noms et nationalités et nous aide grandement à nous rapprocher les uns des autres.

Vers 18 h, quand chacun s'est installé convenablement, Monsieur Eyharts, le propriétaire, vient nous rejoindre sur la terrasse, pendant que la mère et la fille, à l'intérieur, mettent une dernière main au repas du soir. En guise d'introduction, il nous offre un apéritif fait maison de grande qualité qui ouvre la porte toute

grande aux côtelettes de mouton que déjà chacun peut humer en sirotant son élixir. Peu après, autour de la grande table familiale, pendant que nous dégustons une soupe faite des produits de sa ferme, il nous explique toute la signification des objets qui ornent la salle à manger, du bâton basque (une arme redoutable) jusqu'aux palettes de pelote basque de ses deux filles. Avec beaucoup de finesse, pour ne blesser personne, il fait un bref historique de la nation basque, de son économie et de sa géographie. Le souper en famille se met en train, comblant d'aise les palais les plus exigeants, dans une belle atmosphère de camaraderie. À aucun moment, la discussion ne dérape sur les questions politiques, situation qui aurait pu engendrer un malaise dans le groupe. Cette soirée termine en beauté mon séjour en France et met un terme au sentier qui me conduit aux portes de l'Espagne. Le lendemain, nous quittons la ferme, les yeux fixés sur les Pyrénées.

Reste un dernier vingt kilomètres de tout repos avant Saint-Jean-Pied-de-Port. En effet, le sentier qui serpente dans la vallée suit le chemin traditionnel, en grande partie avalé par la route nationale. Les villages de Larceveau, Utxiat et Gamarthe ont conservé précieusement à travers les âges le décor des traditions basques. Aucune méprise possible, nous sommes bien au cœur d'un pays très particulier. Après la chapelle Saint-Blaise, nous entrons dans Saint-Jean-le-Vieux, une ville remplie d'histoire sans doute; à cause de sa position géographique, le fond d'une vallée, celle-ci s'est transformée en ville moderne, oubliant les remparts et transformant les vieilles maisons en des demeures plus adaptées au goût du jour. Cette ville s'étire tellement vers Saint-Jean-Pied-de-Port qu'il est difficile de dire à quel moment le pèlerin quitte l'une pour l'autre.

L'entrée dans la vieille ville aux pieds des remparts de la citadelle est tout à fait remarquable. Cette dernière, la citadelle, rappelle la véritable raison d'être de la cité. Poste frontière, ville fortifiée, bastide bien aménagée, tout rappelle son passé militaire. Aux confins des royaumes de France et de Navarre, au pied d'une chaîne de montagnes qui sépare deux états, Saint-Jean-Pied-de-Port est demeuré à travers les âges un endroit stratégique de première importance. La citadelle encore bien conservée, les rues étroites et les hautes maisons, jusqu'à la *Prison des Évêques* et le pont romain sur la Nive, chaque partie de cette ville pourrait nous raconter son histoire. Ce n'est pas sans motifs que tant de visiteurs viennent vers elle.

Pour ne pas trop se mêler aux touristes qui émergent de tous les horizons et pour accueillir agréablement sa mère et sa femme qui doivent lui rendre visite, demain, Michel a réservé un studio sur la Rue de la Citadelle, un appartement vraiment pittoresque au dernier étage d'une grande maison du XV<sup>e</sup> siècle. La propriétaire, une dame octogénaire, nous reçoit avec gentillesse, nous remet les clés et disparaît sans que l'on sache exactement où elle vit. Un escalier immense au centre de la maison laisse entrer les chauds rayons du soleil de septembre et

donne à cette demeure ancienne une ambiance chaleureuse et lumineuse qui évoque son passé glorieux.

Après les tâches coutumières et une visite de la ville, nous nous donnons rendez-vous au gîte municipal pour une dernière rencontre. Vu l'exiguïté du local, après avoir échangé des informations avec les responsables, le groupe que nous formons depuis quelques jours et qui va se dissoudre au cours des prochaines heures se dirige vers la place du marché jusqu'à la terrasse d'un bar bien chaleureux. C'est là, après un dernier verre de vin, que nous nous donnons l'accolade pour une dernière fois. Seul à poursuivre le chemin, je sais que la traversée des Pyrénées et mon arrivée en Espagne représentent une toute nouvelle aventure.

Plusieurs jours avant mon arrivée aux pieds des montagnes, de nombreux randonneurs m'ont parlé des difficultés possibles pour la traversée des montagnes. Certains disaient qu'il fallait partir très tôt le matin, car, vers midi, les nuages qui couvraient les sommets enlevaient toute visibilité. D'autres ajoutaient qu'en cette fin de septembre, des bourrasques de neige et de vent pourraient me forcer à faire marche arrière. La veille, au gîte municipal, un des responsables me rassure : la météo n'annonce aucune catastrophe probable, mais sur la montagne, le ciel se dégage seulement un jour sur dix. La chance va peut-être me favoriser.

Durant la nuit, le sommeil se fait longuement attendre. À la Gaineko, assis au bout de la table, adossé à une fenêtre ouverte, la brise du soir a envahi mes épaules avant que je n'ose les couvrir. Le résultat n'a pas tardé, je me suis levé le lendemain avec une toux qui ne présageait rien de bon. Toute la journée, le microbe a fait son œuvre et, à l'arrivée du soir, les symptômes ne laissent plus aucun doute. Je me suis couché bien congestionné. Perdu dans un demi-sommeil, dès 6 h, mon réveil-matin est venu me rappeler à l'ordre. Un rapide coup d'œil à la fenêtre m'a renseigné : un épais brouillard couvre la ville. Malgré le manque de sommeil, une certaine inquiétude face à cette nouvelle étape et une forte congestion, je tiens quand même à partir.

Même s'ils prennent un jour de congé, Michel et Jean ont décidé de déjeuner une dernière fois en ma compagnie. Au moment du départ, pendant que Michel doit se rendre à La Poste pour régler ses affaires, Jean manifeste le désir de faire quelques pas avec moi vers la montagne. Son geste me touche grandement.